Les accidents de l'enfance : présentés dans de petites historiettes propres à détourner les enfants des actions qui leur [...]



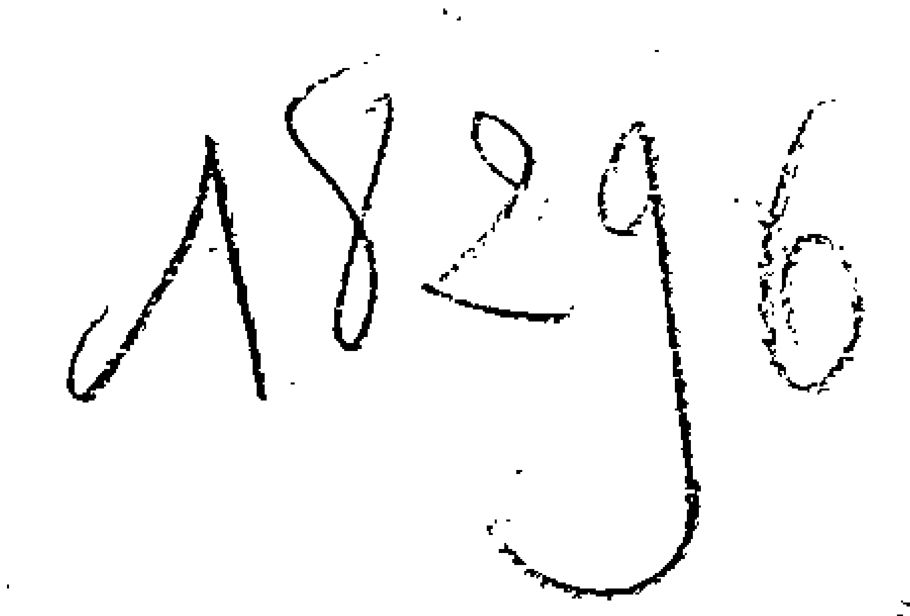
BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

PAR S. A. EM. MONSEIGNEUR LE CARDINAL

PRINCE DE CROY,

Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, etc.



J'ai lu, par ordre de S. A. Ém. Monseigneur le Cardinal PRINCE DE CROY, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, le livre intitulé : *les Accidents de l'Enfance*, ou Entretiens d'un père avec ses enfants, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en rendre la lecture dangereuse.

Chanoine, professeur à la faculté de théologie.

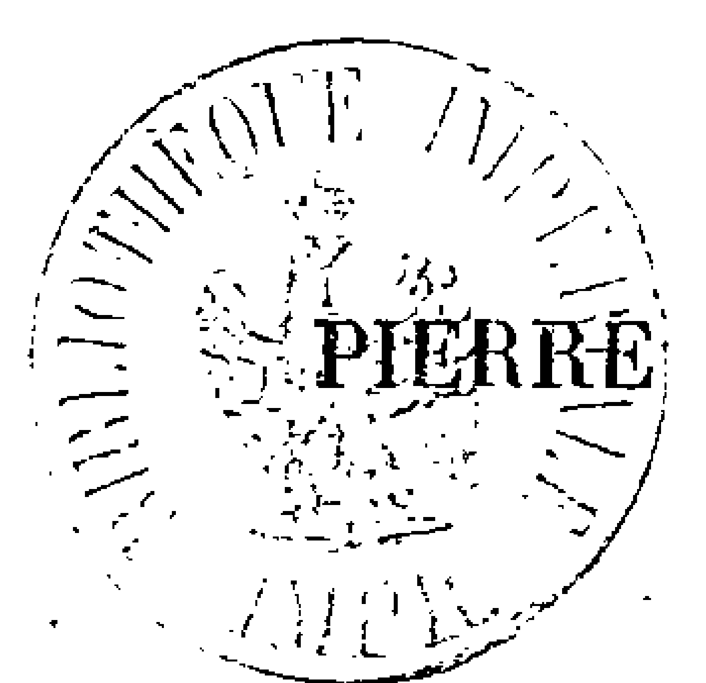
Sèvres, imp. L Lefèvre et Comp.

LES ACCIDENTS
DE L'ENFANCE

PRÉSENTÉS

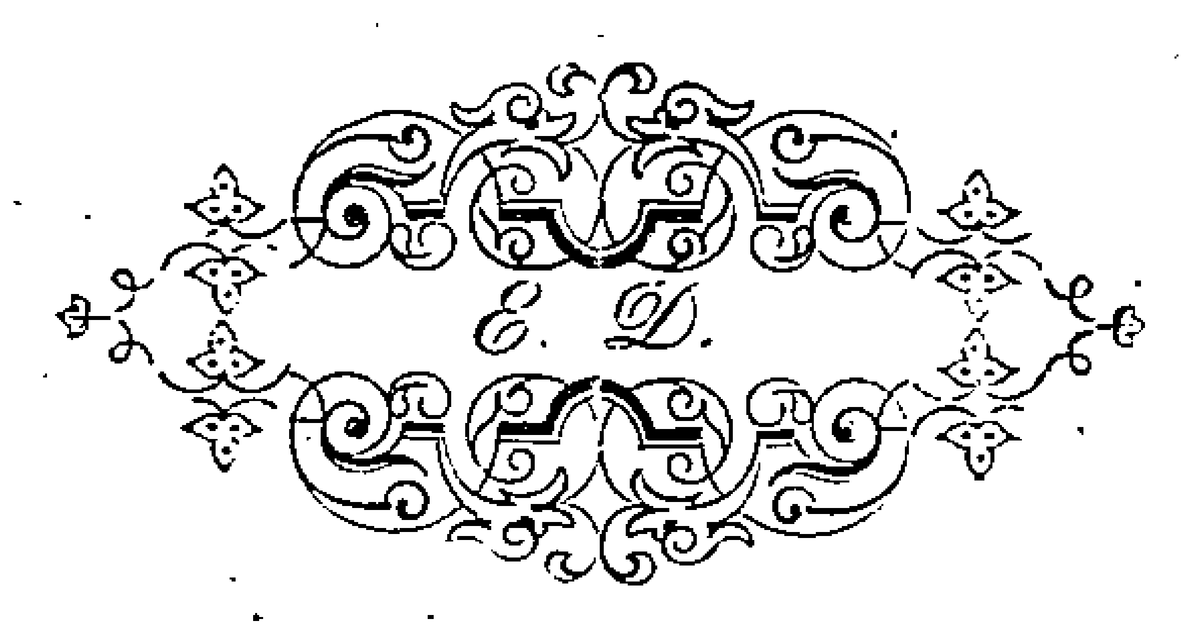
DANS DE PETITES HISTORIETTES

propres à détourner les enfants des actions qui leur seraient nuisibles



PAR

PIERRE BLANCHARD.



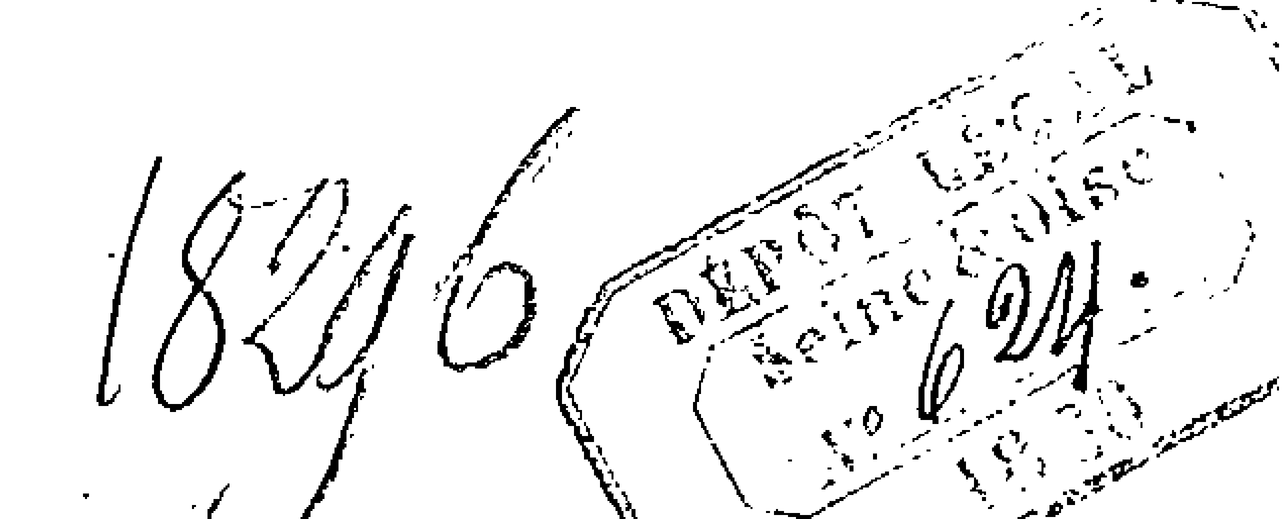
PARIS

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

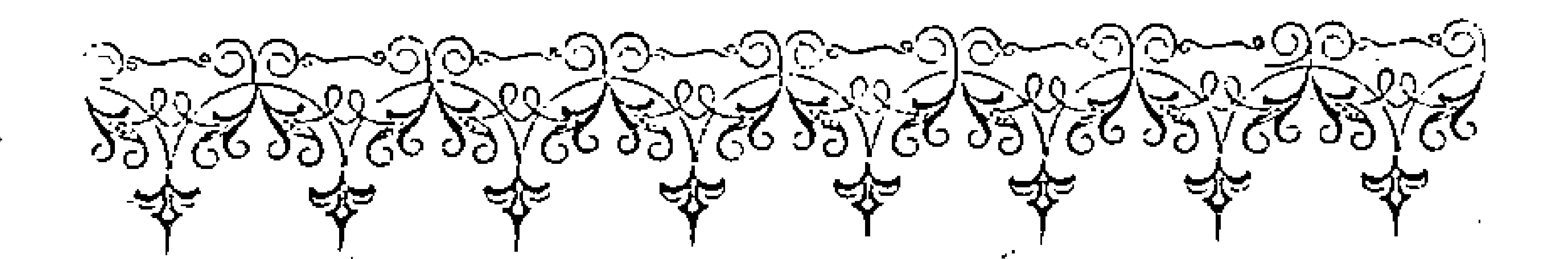
DE E. DUCROCQ

SUCCESSEUR DE P.-C. LEHUBY.

Rue de Seine 55, vis à vis la rue Jacob.







PRÉFACE.

L'ENFANCE est exposée à mille dangers; son inexpérience lui fait rencontrer des écueils dans tout ce qui l'entoure; elle a besoin de toute la tendresse maternelle pour diriger ses pas et veiller sur ses actions! Il faut lui crier sans cesse: prenez garde!

C'est pour seconder cette active surveillance des mères que, j'ai composé ce petit ouvrage. J'ai, s'il est permis de parler ainsi, recueilli les principaux dangers que courent les enfants, et j'en ai formé de petits tableaux qu'on peut mettre sous leurs yeux. A l'aide des commentaires que la circonstance doit amener, je ne doute pas qu'ils ne frappent leur imagination et ne deviennent pour eux comme une expérience anticipée. Le petit étourdi prêt à faire une action qui lui serait funeste, se ressouviendra peut-être de l'historiette qu'il aura lue ou entendu lire, et s'arrêtera sur le bord du précipice. Je dis *peut-être ;* car malgré la bonne volonté de l'amour-propre, je ne m'aviserai pas de regarder mon

livre comme *un remède universel;* mais il peut prévenir quelques accidents. Cette idée a suffi pour m'engager à l'écrire ; et j'aime à croire que les parents, qui trouvent leurs plus doux plaisirs dans les soins qu'exige leur jeune famille, me sauront quelque gré de l'avoir composé.

En réunissant ces *accidents,* dont j'ai formé comme une galerie, j'ai eu une crainte, c'est d'intimider l'enfant, que je ne veux que rendre plus prudent. J'en serais très-fâché : car une trop grande inquiétude sur le danger, quand elle ne vient pas de lâcheté, y conduit naturellement ; et s'il fallait choisir, pour mon fils, entre les périls qui exposent la vie, mais qui accoutument au courage, et ces précautions qui rendent le cœur

étroit et timide à l'excès, je ne balancerais pas ; je veux que mon fils vive, mais pour devenir un homme. D'ailleurs notre vie n'est qu'une carrière pleine de périls, il est bon de s'habituer de bonne heure à les braver. Madame de Genlis rapporte, dans ses *Souvenirs,* qu'un prince, âgé de quatre ans, était tellement accoutumé à marcher soutenu par des lisières, qu'il n'osait s'aventurer de lui-même, quoiqu'il fût dans une chambre matelassée. Un jour les femmes qui veillaient auprès de lui, essayèrent de lui faire faire quelques pas, sans qu'il fût conduit comme à l'ordinaire : le malheureux enfant, resté seul au milieu de la chambre, fut effrayé et se crut perdu ; il se décida cependant à faire

quelques pas vers les femmes qui l'appelaient; mais au paravant, il passa ses mains derrière son dos, prit ses lisières, et ne marcha qu'en les tenant toutes deux. Quel homme pouvait-on former avec des soins aussi misérables ? Il faut veiller sur l'enfant, mais en même temps craindre de l'accoutumer à marcher toute la vie avec la lisière : trop de précautions influent sur son caractère, et lui préparent une malheureuse timidité pour les jours où l'assurance lui sera nécessaire, et où le courage pourrait le sauver. J'ai donc essayé de réunir deux choses difficiles, surtout quand il s'agit de s'adresser à des êtres chez lesquels la raison ne domine pas; j'ai voulu éveiller les craintes de l'enfance sur les nom-

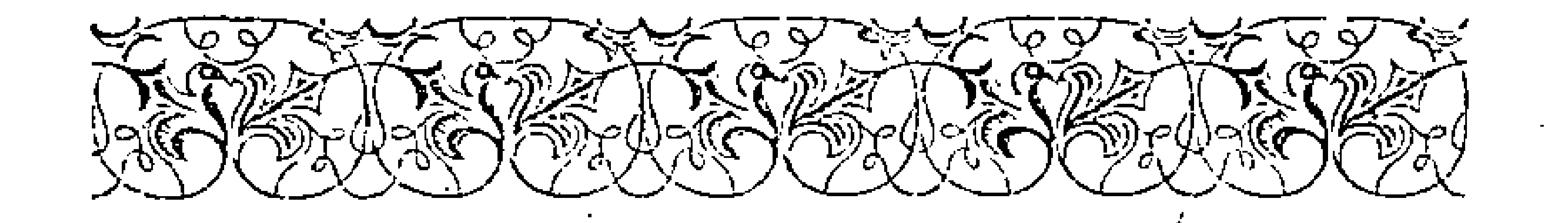
breux dangers qui l'entourent, et lui inspirer en même temps cette hardiesse qui nous donne plus d'aplomb et nous fait échapper à une partie de ces dangers. J'ai bien peur, malgré mes désirs, que les imaginations ne soient encore plus frappées des accidents, que les courages élevés par mes discours. Je laisse à la prudence des parents le soin de modifier ce qu'ils croiront capable d'ébranler trop vivement ces jeunes imaginations : le caractère connu de leurs enfants doit les diriger à ce sujet. C'est même pour ne pas produire des impressions trop fortes et toujours nuisibles dans le jeune âge, que j'ai égayé quelques-uns de mes petits contes. J'aurais voulu pouvoir les varier davantage,

et ne pas présenter si souvent de tristes catastrophes ; mais je crois que c'est plus la faute du sujet que la mienne.

Peut-être quelques personnes me reprocheront-elles d'avoir employé ce style, que par mépris on appelle *enfantin* : j'ai choisi celui qui m'a paru le plus convenable aux lecteurs que j'avais en vue, mon intention étant de me faire comprendre. D'ailleurs, dans les reproches contre ce style, où l'on essaye de reproduire le langage et les idées de l'enfance, il me semble qu'il y a plus de mauvaise humeur que de raison ; ce style est si naturel, que toutes les mères s'en servent pour parler à leurs enfants : une sorte d'instinct leur apprend que c'est même le seul qui soit convenable.

L'écrivain qui l'adopte doit avoir assez de goût pour s'arrêter où le *style niais* commence. J'ajouterai que l'expérience m'a appris qu'il était quelquefois plus difficile de parler aux enfants qu'aux hommes.





A MES PETITS LECTEURS.

Mes chers enfants, votre inexpérience et l'étourderie naturelle à votre âge, peuvent vous faire courir bien des dangers. C'est pour vous indiquer quelques-uns de ces dangers que j'ai écrit ce livre. Il contient de petites histoires qui peut-être vous amuseront, et où vous verrez un tableau

des malheurs que produit cette étourderie contre laquelle il faut être en garde, l'ignorance, qui fait faire tant de sottises, et surtout l'indocilité, qui annonce un si mauvais caractère.

Vous vous direz alors : je vois que, lorsque mes parents me défendent de monter sur les meubles, de toucher au feu, de jouer avec des couteaux, de mettre des épingles dans ma bouche, ils ne veulent pas m'empêcher de m'amuser, mais me préserver de quelque accident funeste.

S'ils me laissaient faire tout ce que je veux, ajouterez-vous, qu'en arriverait-il ? En montant sur les meubles, je tomberais, et me tuerais peut-être ; je pourrais me brûler ou brûler la maison

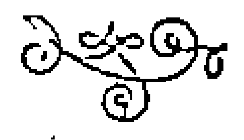
tout entière en jouant avec le feu : ne me suis-je pas déjà coupé les doigts en prenant le couteau, malgré la défense que l'on m'en avait faite? et ne serait-il pas possible que j'avalasse une des épingles que je mets dans ma bouche? Vraiment, je serais bientôt mort ou estropié, si ma mère n'avait pas la bonté de veiller sur mes actions.

Voilà ce que vous vous direz, et vous aurez raison.

N'allez pas croire que je veuille vous tenir cloués sur vos chaises, et vous défendre de courir et de sauter. Dieu m'en préserve! rien, au contraire, ne me plaît autant que vos jeux, souvent bruyants, et votre joie toujours franche. Je hais ces petits marmots craintifs qui

tiennent sans cesse le jupon de leur maman, qui osent à peine courir sur une pelouse bien unie, qui jettent des cris épouvantables à la vue d'une petite bête, et qui fuient à toutes jambes devant un jeune chien qui veut jouer avec eux : ce sont de petits imbéciles qui deviendront des hommes sans courage et que tout le monde méprisera. Pour vous, mes enfants, soyez gais : jouez de tout votre cœur quand vos devoirs sont remplis, ayez de la hardiesse, montrez-vous courageux ; il faut que vous soyez des hommes un jour. Mais point de témérité, point d'imprudence, point de désobéissance surtout : ne peut-on s'amuser sans grimper sur la fenêtre, sur les meubles ou sur le toit de la maison ! Si vous trou-

vez sur une table les pistolets de votre père, faut-il nécessairement y porter la main? N'y a-t-il pas des jouets aussi agréables? Pourquoi prendre le couteau, le canif? Pourquoi jouer avec le feu? Pourquoi manger tout ce que vous rencontrez, au risque de vous empoisonner? Voilà ce que l'on vous défend, et cette défense n'ôte rien à vos plaisirs. On veut seulement vous garantir des maux que vous ne sauriez éviter de vous-mêmes. Si vous êtes d'aimables enfants, vous écouterez les conseils de vos parents, et vous ne verrez dans leurs défenses qu'une nouvelle preuve de leur tendresse pour vous.





LES ACCIDENTS
DE L'ENFANCE.

LES GRIMPEURS.

Un jour, le jeune Victor, qui n'avait guère que neuf ans, rentra tout en pleurs à la maison. « O mon papa ! s'écria-t-il, si vous saviez ce qui vient d'arriver ! Ah ! quel grand malheur !

— Eh bien ! dit le père, qu'est-ce

que ce malheur ? Voyons si cela mérite d'exciter le chagrin que tu nous montres.

— Oh ! mon papa ! bien plus encore. Vous connaissez Charles, le fils de M. Dorville ; il n'a qu'un an de plus que moi ; eh bien ! il sera peut-être mort ce soir.

— Grand Dieu ! que m'apprends-tu là ? Et qu'est-il donc arrivé à ce pauvre enfant ?

— Ah ! mon papa, c'est notre faute à tous. Nous étions cinq ou six à jouer dans la prairie... Vous vous souvenez bien que vous m'aviez permis d'y aller ?... En courant, nous avons remarqué deux oiseaux qui voltigeaient tout effrayés autour du grand arbre qui est

au milieu de la prairie ; vous savez ? au près de la fontaine... Georges se mit tout de suite à crier : Mes amis, il y a ici un nid, il faut le chercher ! Nous avons tous répondu : Il faut le chercher ! Je dois vous avouer que j'ai dit comme les autres : Il faut le chercher ! Vous m'aviez cependant défendu de tourmenter ces pauvres petits oiseaux, et je vous l'avais promis : mais je n'y pensais pas dans le moment... Voilà donc Georges qui cherche de tous ses yeux, et qui découvre un nid tout au bout d'une branche. Il n'était pas possible de l'aller prendre en cet endroit : la branche était trop faible pour soutenir le plus petit de nous autres.

« Nous en convenions tous, quand

Charles nous a appelés poltrons et a dit qu'il saurait bien l'avoir, lui. Nous lui avons répondu que nous l'en défiions, et qu'il serait un poltron lui-même s'il s'en dédisait. Il s'est aussitôt mis à grimper ; il montait comme un chat, et cela nous faisait beaucoup rire. Nous sautions autour de l'arbre en répétant toujours : il n'ira pas au bout de la petite branche.

« Il faut que je vous avoue tout, mon papa. Je voulus grimper comme lui, j'embrassai l'arbre, et je dis à Julien : Soutiens-moi ; et il me poussait avec sa tête, quand le pauvre Charles, ne voulant pas passer pour un poltron, se hasarda sur la branche ; elle pliait sous son poids, il hésitait ; il aurait bien fait de descendre ; mais alors, pour nous mo-

quer de lui, nous nous mîmes à crier plus fort que jamais : Il n'ira pas ! il n'ira pas ! Il voulut absolument y aller, il avança encore ; mais la branche cassa, et le pauvre Charles tomba à terre. Julien, qui me soutenait, en fut si effrayé, qu'il me lâcha, et je tombai aussi ; mais moi, je ne me suis pas fait grand mal.

« Nous entourâmes aussitôt Charles ; il ne parlait plus, et le sang lui sortait par le nez et par la bouche. Nous l'appelions de toutes nos forces : Charles, Charles, réponds-nous donc ! il paraissait mort. Nous étions tous à pleurer autour de lui, et Julien courut chercher un homme qui passait au bout de la prairie. Quand l'homme vit Charles, il secoua la tête, et dit : Ah ! le pauvre en-

fant ! s'il existe encore, il n'ira pas bien loin. Ces mots firent redoubler nos pleurs, l'homme prit le malheureux Charles dans ses bras et le porta chez M. Dorville. Nous le suivions tous, et nous nous disions : C'est notre faute ! si nous ne nous étions pas moqués de Charles, quand il a vu que la branche était trop faible, il serait descendu : c'est nous qui sommes cause de son malheur.

« Ah ! mon papa, si vous saviez comme sa maman s'est mise à pleurer quand l'homme lui a donné Charles tout plein de sang et ne parlant pas encore ! Nous n'avons pas osé entrer, et nous nous en sommes allés tous.

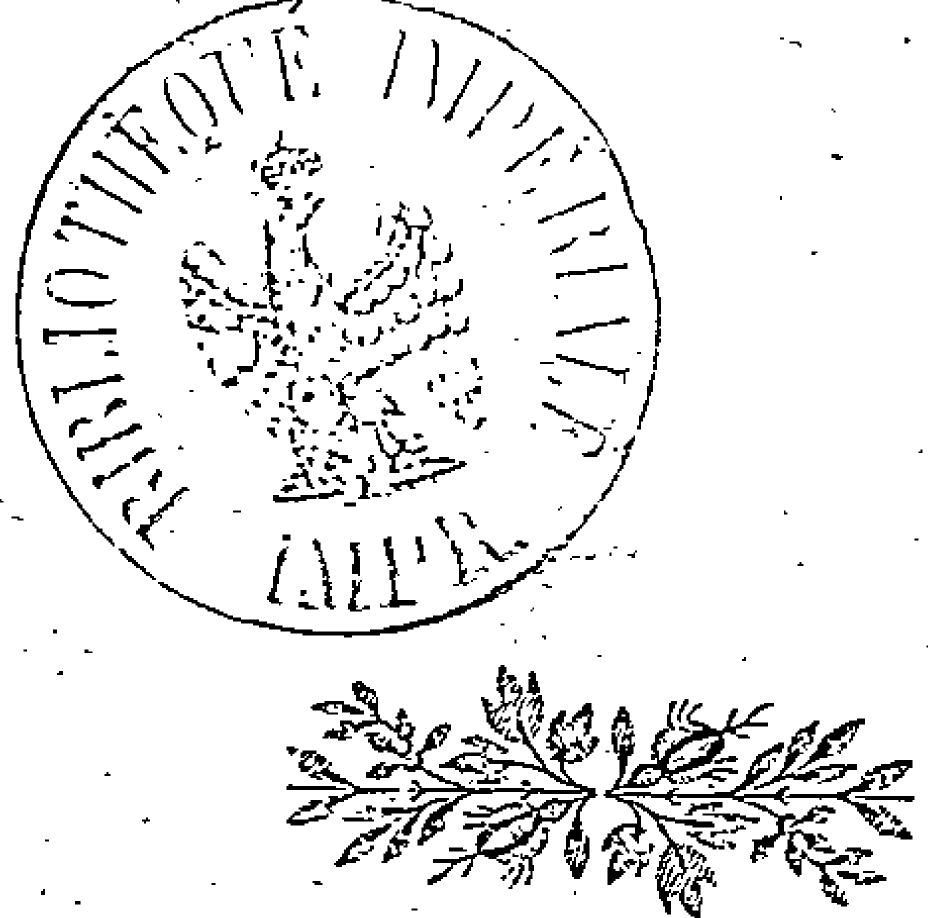
« Voilà tout ce qui est arrivé : vous voyez que c'est un très-grand malheur.

— Il est, en effet, très-grand, mon fils, reprit le père, et je suis bien affligé que vous y ayez participé en quelque chose : ce sera pour vous un souvenir bien cruel : vous aurez toujours à vous reprocher le malheur d'un de vos amis ; car, d'après votre propre aveu, il serait descendu si vous n'eussiez pas piqué sa vanité par vos railleries. Comment avez-vous pu exciter ce malheureux enfant à se tuer ? Vous connaissiez tous le danger qu'il courait, votre conduite est donc aussi criminelle que si vous l'eussiez poussé vous-mêmes de dessus la funeste branche. Combien il eût été plus humain de lui faire voir tout ce danger, et de l'engager à ne pas aller plus loin ! Ah ! mon fils, que je vous plains d'avoir montré tant de méchanceté !

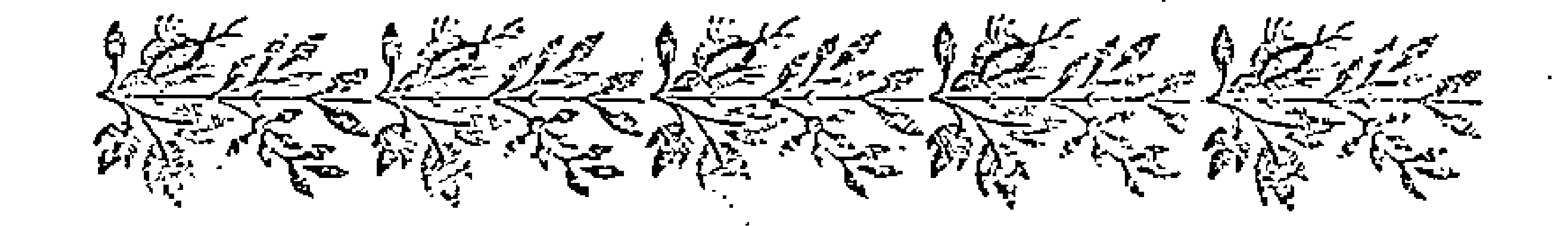
« Mais charles, malgré son malheur, n'est pas sans reproche non plus ! sa sotte vanité l'a empêché de mépriser vos cruelles railleries, et sûrement, en montant sur l'arbre il désobéissait à ses parents ; ce sont des gens sages qui ont dû lui défendre un pareil plaisir. Quant à moi, mon fils, vous savez que je vous l'avais absolument interdit ; cependant vous méprisez ma défense, et peut-être aurais-je à pleurer votre mort en ce moment, si votre malheureux camarade ne vous eût effrayé par son terrible accident. Allez, mon fils, retirez-vous ; je n'ajouterai point par mes reproches à votre douleur, mais j'ai quelque peine à vous voir en ce moment. »

On fut pendant plusieurs jours sans

savoir si Charles échapperait à la mort : enfin, après une longue et douloureuse maladie, il reparut au milieu de ses camarades, mais bien différent de ce qu'il avait été : il fut aveugle pendant près d'une année, et resta sourd toute sa vie.







LES BORDS DE LA RIVIÈRE.

Le soleil s'élevait au-dessus des collines et lançait ses rayons brillants sur le feuillage humide : animés par sa douce présence, les oiseaux chantaient de tous côtés, voltigeaint de branche et faisaient quelquefois tomber sur mon front les gouttes de rosée qui s'étaint arrondies sur les feuilles. La même joie reparaissait dans les eaux de la ri-

vière qui coulait à côté de moi : une foule d'insectes glissaient sur la surface, et les poissons se jouaient dans son cristal transparent.

Cette joie de la nature avait passé dans mon cœur ; et je me promenais lentement à l'ombre des églantiers en fleurs, lorsque je découvris, entre les saules qui, un peu plus loin, bordaient la rivière, une procession qui venait à ma rencontre ; le vent agitait légèrement les ailes des surplis des chantres et des enfants de chœur. Parmi le peuple qui suivait le vénérable pasteur, je remarquai un grand nombre de jeunes garçons et de jeunes filles de l'âge de six à douze ans : ces dernières étaient vêtues en blanc et couronnées de fleurs, les garçons

avaient une rose blanche à la main. On avait formé deux rangs de ces jeunes enfants. Les pères et les mères venaient à la suite.

La tristesse des chants religieux m'annonça que c'était une pompe funèbre. Bientôt, en effet, je pus voir un cercueil couvert d'un drap blanc et que quatre hommes portaient sans la moindre peine : c'était celui d'un enfant. Cet enfant, comme je l'appris un moment après, était le fils unique d'un des plus riches laboureurs du canton, et avait péri par son imprudence, en jouant trop près du bord de la rivière ; il laissait sa famille dans la plus vive douleur. Comme le père était un homme de bien, et qu'il n'y avait personne dans le village à qui

il n'eût été utile, tout le monde prit part à son affliction et voulut accompagner son fils au lieu de la sépulture. Le curé lui-même qui n'oubliait rien de ce qui pouvait tourner au bonheur de ceux que la religion lui avait confiés, avait engagé les parents à amener avec eux leurs jeunes enfants : il leur préparait une leçon que la circonstance devait rendre encore plus forte.

Il fit arrêter le cortége en un endroit où la rivière, formant un coude, coulait avec plus de rapidité et avait creusé le dessous de ses bords.

Quand on eut placé le cercueil à l'ombre des églantiers, il réunit les enfants, se mit au milieu d'eux, et leur parla en ces termes :

« Vous voyez ce cercueil, mes enfants; il n'y a pas deux jours encore, que celui qui y repose courait avec vous dans ces prairies; il jouissait d'une santé égale à la vôtre, il était plein de joie comme vous : maintenant il n'est plus rien : le voilà immobile, décoloré : dans peu, ce corps, qui conserve la forme de ce qu'il était, se détruira, s'anéantira, pour ainsi dire, ou plutôt ne sera plus qu'un peu de cette terre que vous foulez aux pieds : voilà la mort. Mais ce jeune enfant, qui a cessé d'exister, semblait avoir encore une longue carrière à parcourir : vous deviez vivre, vous deviez vieillir ensemble. Un cruel accident a interrompu le cours de sa vie et l'a enlevé d'entre vous; la mort l'a

surpris au milieu même de vos jeux.

« Que cette mort, ô mes enfants ! soit une grande leçon pour vous. Elle fut le fruit de son imprudence ; je dirai plus, il la dut à sa désobéissance même : vingt fois sa mère, que sa tendresse alarmait continuellement, vingt fois sa mère lui recommanda de ne point quitter la prairie pour s'approcher de ces bords dangereux ; il n'écouta point sa mère, et le voilà ! Soixante années de vie lui ont été enlevées en un moment. Voyez si vous voulez l'imiter ; regardez : c'est ici qu'il a péri ; voilà le gazon où le pied lui a manqué et où il a roulé dans les eaux ; vous l'avez vu tomber, vous l'avez vu se débattre dans le courant qui l'emportait ; il a disparu à vos yeux, et

quand on l'a retrouvé, il n'existait plus.

« O mes chers enfants ! prêtez attention à la voix de vos parents, suivez bien leurs conseils ; ils ne veulent que votre bonheur, et les dangers qui vous environnent les font trembler à chaque instant de la vie. Ecoutez les sanglots de la mère de cet enfant, voyez la douleur profonde de son père et apprenez de là combien vous êtes aimés de vos parents, et combien vous êtes cruels quand, par vos étourderies, vous prenez plaisir à déchirer leurs cœurs. »

En achevant ces mots, le respectable pasteur leva le drap qui couvrait le cercueil, laissa voir un moment la figure inanimée du jeune enfant que son imprudence avait fait périr. Après avoir

remis le voile à sa place, il donna le signal de continuer la route vers le cimetière; les chants recommencèrent, le cortége s'éloigna, et une heure après, le malheureux enfant était enfermé dans le sein de la terre.





LE SINGULIER ACCIDENT.

Je vous ai parlé des dangers que l'on court en grimpant sur les arbres ; je vous ai raconté le triste évènement arrivé à un enfant désobéissant ; voici quelque chose de plus gai.

Un petit garçon, que je ne veux pas nommer, car c'était un trop mauvais sujet, pénétra à travers une haie dans un verger. Quand il fut là, il regarda avec

admiration une quantité de beaux arbres chargés de fruits. Il ne faut pas demander s'il fut tenté de ces fruits : le petit drôle n'était venu dans le verger qu'avec cette intention. Il s'arrêta à un magnifique pommier ; et, comme il était leste, il fut bientôt au milieu de l'arbre.

Il croyait bien se régaler, lorsque le maître du verger parut à la porte avec son gros chien. Je vous laisse à penser si le petit drôle fut satisfait de cette visite. Cependant, comme il y avait quelque chemin à faire de la porte à son arbre, il crut qu'il lui restait assez de temps pour se sauver par où il était entré. Il se hâta donc de descendre ; mais si malheureusement, que le pied lui glissa, et, crac ! voilà mon fripon qui

tombe de branche en branche. Le moins qu'il pouvait lui arriver, c'était de se casser un bras ou une jambe. Il le méritait bien, et personne n'eût voulu le plaindre, car enfin c'était un petit voleur; mais il fut assez heureux pour qu'une vieille branche rompue s'accrochât à la ceinture de sa culotte, par derrière, de manière qu'il resta suspendu à plus de dix pieds de terre, sans pouvoir se débarrasser de cette cruelle situation.

Le maître qui avait vu ses pommes dégringoler, fut fort étonné de voir aussi un enfant qui les suivait, et qui tout à coup demeura dans la position la plus extraordinaire. Il courut bien vite, et son chien plus vite encore, croyant que

c'était une proie qui lui tombait du ciel... Le bonhomme, qui était humain, oublia que le polisson venait de voler, et se hâta de lui porter des secours. Il n'aurait pas voulu, pour toutes les pommes de son verger, que le malheureux tombât d'une telle hauteur sur la terre : il monta donc sur l'arbre dans l'intention de le détacher ; mais s'étant assuré que la branche était forte, que la ceinture était bonne, et que le drôle ne courait aucun risque, il crut devoir, pour punition, le laisser là quelque temps. Il descendit, et alla appeler tous les enfants du village pour les rendre témoins de ce spectacle. Le chien ne quitta pas prise, il était sous l'arbre, aboyant sans cesse et sautant de toutes ses forces, dans l'espoir qu'il au-

rait le plaisir de houspiller le fripon. L'enfant, épouvanté et s'imaginant toujours qu'il allait tomber dans la gueule du terrible animal, criait, s'agitait, et remuait bras et jambes comme s'il eût voulu voler dans l'air.

Enfin les enfants arrivèrent, et ce fut à qui se moquerait le mieux du pauvre patient. Personne n'en avait pitié, parce qu'il n'y a rien au monde de plus vilain que de prendre le bien d'autrui. On dansa sous l'arbre ; et le maître du verger, ayant ramassé les pommes que le voleur avait fait tomber, les distribua à tous les enfants, qui les croquèrent aussitôt en disant au vaurien qu'elles étaient fort bonnes. Le maître, jugeant que la punition était assez forte, détacha le ma-

raudeur, le mit à terre, le fit courir devant lui en le menaçant de son gros chien, et lui conseilla de ne pas revenir. Je puis vous assurer qu'en effet il ne revint plus ; mais sa malheureuse aventure ne fut pas oubliée tout de suite : les enfants ne voulurent plus jouer avec lui ; et quand on le voyait approcher d'une maison, on lui fermait la porte au nez, comme si l'on eût craint qu'il n'emportât quelque chose.





ALCIBIADE ENFANT,

JOUANT DANS LES RUES D'ATHÈNES.

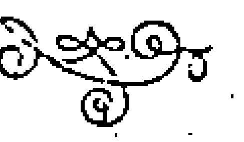
ALCIBIADE était un des principaux personnages de la république d'Athènes en Grèce. On rapporte de lui un trait qui fait voir que, dans son enfance, il était obstiné et assez peu raisonnable. Il jouait avec plusieurs enfants de son âge dans une des rues d'Athènes. Dans le moment même où le jeu était le

plus animé, arrive un voiturier, conduisant ses bœufs, et qui de loin crie aux enfants de se ranger. Tous sont prêts à obéir, excepté Alcibiade, qui prie le voiturier de vouloir bien attendre que la partie soit terminée. Le voiturier se moque de sa prière et fait toujours avancer sa voiture en disant qu'il peut se déranger, ou rester, si cela lui plaît. « Eh bien, s'écrie Alcibiade, passe donc si tu l'oses ; » et en même temps il se couche en travers du chemin. Le voiturier, étonné de cet entêtement et voyant que ce petit étourdi était bien décidé à se laisser écraser plutôt que de céder, se montra le plus sage, et arrêta ses bœufs pour lui donner le temps de finir sa partie.

N'allez pas vous imaginer que je raconte cette histoire comme un exemple que vous deviez suivre. Je vous donnerais là un conseil bien funeste ; je vous apprendrais à être obstinés et à vous faire tuer ou estropier : car les cochers et les voituriers de notre temps ne sont pas si complaisants que celui d'Athènes ; ils font courir leurs voitures dans les rues remplies de monde, avec autant de rapidité que s'ils se trouvaient au milieu d'une plaine déserte ; et si vous ne vous hâtiez pas de vous ranger contre les maisons, ils vous écraseraient dans leur course.

En général les rues des grandes villes présentent trop de dangers pour qu'il soit permis aux enfants de s'y livrer à

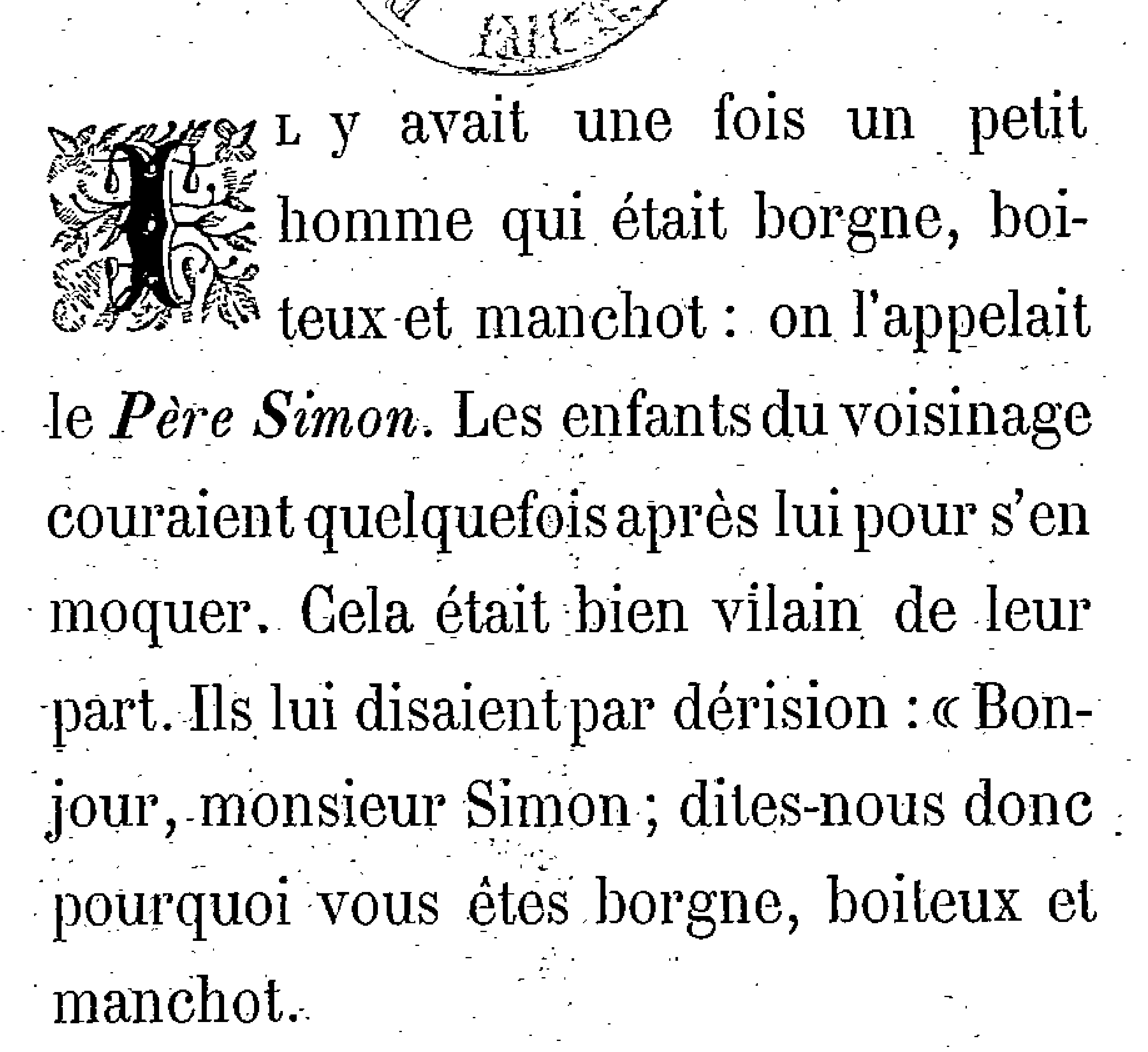
leurs jeux. Une roue peut leur briser les membres ou les tuer sur-le-champ. Ces malheurs n'arrivent que trop souvent ; et si vous interrogiez tous les estropiés que vous rencontrez, la plupart vous répondraient que c'est sous les roues d'une voiture ou sous les pieds des chevaux qu'ils sont devenus tels que vous les voyez. Fuyez donc les endroits où vous avez tant à craindre ; et, autant que vous le pourrez, n'allez dans les lieux publics qu'en la compagnie de personnes raisonnables, qui veilleront à ce qu'il ne vous arrive aucun mal.





LE PÈRE SIMON,

OU LES TROIS ACCIDENTS.



Il y avait une fois un petit homme qui était borgne, boiteux et manchot : on l'appelait le *Père Simon*. Les enfants du voisinage couraient quelquefois après lui pour s'en moquer. Cela était bien vilain de leur part. Ils lui disaient par dérision : « Bonjour, monsieur Simon ; dites-nous donc pourquoi vous êtes borgne, boiteux et manchot.

— Ah ! petits coquins, leur répondait-il, c'est parce que j'ai été polisson comme vous. Si j'avais été sage et bien obéissant, je ne serais ni borgne, ni boiteux ni manchot.

— Oh ! contez-nous donc ca, contez-nous donc ça, monsieur Simon, répétait la bande joyeuse, en sautant autour du petit homme.

— Volontiers, répliquait le père Simon ; car, quoique vous ne valiez pas grand'chose, je vous aime assez pour désirer qu'il ne vous arrive aucun mal ; ce que je vais vous conter peut devenir une bonne leçon pour vous. Ecoutez bien, et auparavant asseyons-nous ; car, avec ma jambe boiteuse, je suis bientôt las.

« Il y a cinquante ans (dans le temps où je n'étais pas plus haut que mon genou), j'aimais beaucoup à jouer avec les animaux, et je dois avouer que quelquefois je prenais plaisir à leur faire du mal : j'étais alors tout aussi méchant que vous.

« Ma mère me disait : Simon, tu te feras égratigner, tu te feras donner un coup de pied. Je n'écoutais rien de ce que me disait ma mère, et je continuais de faire tout ce qu'elle me défendait : j'en fus bien puni, vous allez voir, vous allez voir.

« Notre voisine avait un maître chat qui avait une barbe plus longue que mon doigt. J'aimais beaucoup à tirer cette barbe ; car, comme je viens de vous

le dire, j'étais alors aussi méchant que vous. Ma mère ne cessait de me répéter : Simon, le chat t'égratignera ; cela m'était égal, j'allais toujours mon train. Un beau jour que maître chat était sans doute de plus mauvaise humeur que de coutume, et qu'il voulait défendre sa barbe, il jeta sa griffe sur moi, et si adroitement, qu'il me creva l'œil gauche. Ainsi, pour n'avoir pas écouté ma mère, Dieu m'a puni, et me voilà borgne.

« Quand je fus guéri, je me mis à recommencer ; j'eus soin seulement de ne plus jouer avec les chats qui ont des griffes. Je m'adressai aux chiens, que je croyais plus endurants ; je leur tirais l'oreille, la patte, la queue ; je montais sur leur dos. J'étais si polisson ! oh ! tout

comme vous. Ma mère me disait encore : Simon, le chien te mordra. — Oh ! que non, maman ; et je continuais. Un jour que je vis un gros chien qui passait gravement sans penser à rien, je sortis brusquement d'une allée, et je lui saisis la queue pour lui faire peur ; il fut en effet si effrayé, qu'il fit un grand saut, se retourna, et d'un coup de gueule me coupa le poignet presque tout entier. Ainsi, cette fois-ci encore, pour n'avoir pas écouté ma mère, Dieu m'a puni, et me voilà manchot.

« Croiriez-vous que tout cela ne me corrigea pas ?... Oh ! oui, vous le croirez facilement ; car après tout ce que je vous ai dit là moi-même, je suis bien sûr que si vous en trouvez l'occasion,

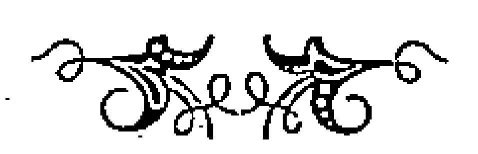
vous en ferez tout autant que moi, n'est-il pas vrai ? Prenez-y garde cependant ; car vous pourriez bien être aussi maltraités que je le suis.

« La griffe du chat et les dents du chien ne m'ayant pas rendu plus sage, je repris mes mauvaises habitudes. Je tournais souvent autour des chevaux qui me paraissaient d'assez bonnes bêtes. Dans le fait, si je ne les eussent pas tourmentés, ils m'auraient laissé fort tranquille. Ma mère me disait, comme à son ordinaire : Simon, le cheval te donnera un coup de pied, et comme à mon ordinaire j'en faisais toujours à ma tête ; mais aussi, je fus bien payé de ma désobéissance. Ecoutez, écoutez : un cheval paissait dans une prairie ; il avait

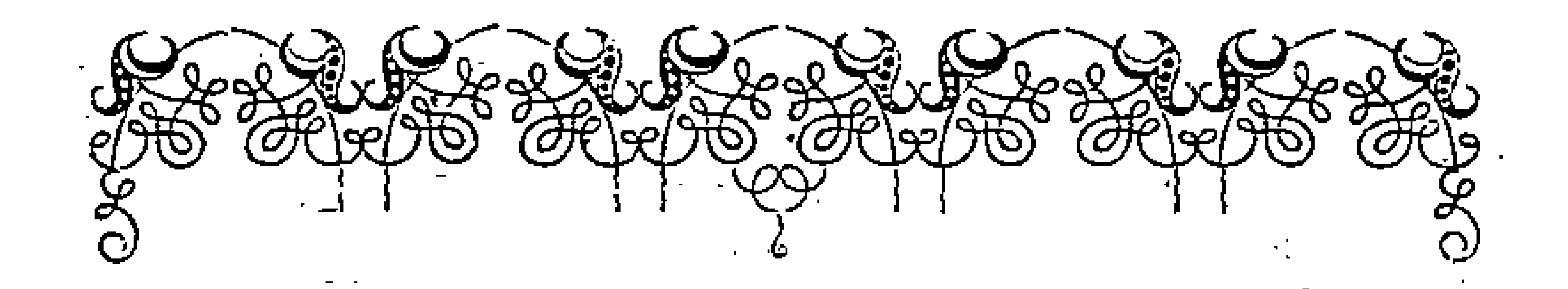
une queue magnifique ; je voulus en arracher quelques crins pour faire des lacets à prendre des oiseaux ; je m'approchai doucement, je saisis sa queue, et puis je tirai un crin : le cheval, qui ne s'accomodait pas de cela, leva la tête, dressa les oreilles, se mit à hennir, et lança un coup de pied si bien appliqué, qu'il me cassa la cuisse.

« Ainsi, vous le voyez, pour ne pas avoir écouté ma mère, Dieu m'a puni trois fois : et me voilà borgne, manchot et boiteux. »

En achevant ces mots, le père Simon prit son bâton, se leva et continua son chemin.







LE TOIT DE LA MAISON.

Madame de Cerval se hâtait de revenir chez elle. Elle avait fait l'emplette de plusieurs petits volumes bien reliés, ornés de jolies gravures, et remplis d'histoires amusantes; elle avait aussi acheté quelques jouets : son cœur maternel jouissait déjà du plaisir de faire ces agréables cadeaux à son fils, au jeune Marcellin, qui depuis quelque temps méritait la satisfaction de ses

maîtres. C'était un enfant d'un caractère aimable et d'une figure qui annonçait sa bonne humeur. Il aimait beaucoup sa mère, et sa mère n'avait rien au monde qu'elle aimât plus que lui. Il était alors dans sa douzième année.

Comme cette tendre mère approchait de sa maison, elle vit rassemblée devant la porte une foule de monde qui manifestait ses craintes et son agitation par des cris et des gestes. Elle cherche à reconnaître l'objet de cette inquiétude, elle lève les yeux vers les toits qui étaient très-élevés ; aussitôt elle pousse un cri douloureux, tombe à genoux, tend les mains avec une anxiété horrible, et reste ainsi pendant quelque temps, sans pouvoir faire autre chose que de prolonger

le cri ou plutôt le gémissement qui sortait de sa poitrine.

Jugez de sa terrible situation ! L'infortunée, dans le moment même où elle se réjouit du plaisir qu'elle va causer à son fils, aperçoit cet enfant chéri dans le danger le plus imminent. Le jeune imprudent, sans songer à ce danger, sans même réfléchir qu'il faisait mal, a voulu grimper sur le toit de la maison ; il est sorti par une petite lucarne, s'est traîné sur les tuiles, et a regardé au loin autour de lui. Il essayait de gagner les cheminées, lorsque ses pieds manquèrent de prise ; il tâcha vainement de se retenir, il glissa sur le ventre jusqu'au bord du toit : c'est là qu'il put s'arrêter en saisissant une tuile un peu dérangée ;

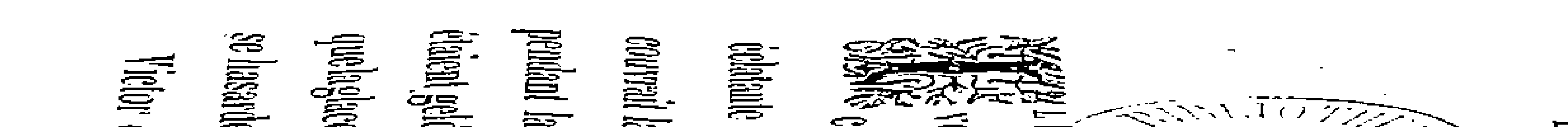
ses jambes pendaient au delà même du toit, et le moindre mouvement qu'il eût fait le précipitait sur le pavé, de la hauteur d'un cinquième étage.

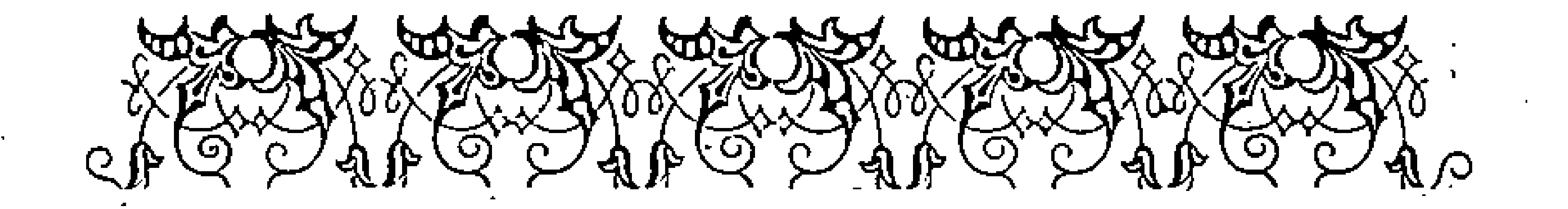
Tel est le tableau qui frappe sa mère. Toujours immobile, les bras tendus, les traits décomposés par la terreur, elle regarde : aussitôt un rayon de joie brille sur sa figure : elle voit un homme sortir par la lucarne ; dans un mouvement généreux, il tente, au risque de sa vie, de sauver le malheureux enfant : il se traîne avec précaution, il approche ; une minute encore, et sa main pourra saisir celle de l'imprudent.

La mère le suit de ses regards, elle croit l'aider de ses mouvements, elle se fatigue, elle ne peut plus respirer...

« Mon Dieu ! mon Dieu ! » tels sont les mots étouffés et tremblants qui sortent de sa bouche. L'homme est enfin près de l'enfant... Oui ; le voilà qui lui tend la main, l'enfant fait un effort... O ciel ! la tuile se détache, le petit malheureux tombe et se brise sur le pavé, qui se couvre de sang.

Dans ce même instant, la mère tombe aussi la face contre terre. On s'empresse de la secourir ; on la relève, on l'examine... elle n'existait plus.





LES GLISSEURS.

Il faisait une belle journée d'hiver, le soleil brillait dans un ciel sans nuages, et rendait plus éclatante la blancheur de la neige qui couvrait la terre; le froid avait été vif pendant la nuit: aussi toutes les eaux étaient gelées assez profondément pour que la glace pût porter ceux qui voulaient se hasarder dessus.

Victor et Henri venaient de recevoir

leur déjeuner. On leur avait permis de se promener aux environs de la maison. Victor, qui était l'aîné, dit à son frère : « Tiens, Henri, regarde l'étang, il est tout couvert de glace. Voilà cinq ou six enfants qui courent dessus, comme si c'était sur la terre. Oh ! vois donc comme ils glissent ! ce jeux-là doit être bien joli ! Si nous y allions un peu?

—Ah ! mon frère, répondit Henri, tu sais que maman nous a défendu d'aller sur la glace.

— Bon ! elle ne le verra pas, reprit Victor. D'ailleurs tu sais bien que papa dit qu'il faut que des garçons soient hardis, courageux ; il doit même nous apprendre à patiner sur la glace : t'en souviens-tu ?

— Oui, cela est vrai, répliqua Henri ; mais papa n'a pas manqué d'ajouter que ce serait quand nous serions grands, et que lui-même nous conduirait et nous donnerait les premières leçons.

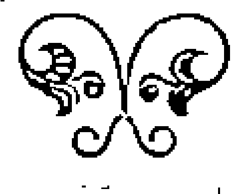
— Bah ! tu dis cela, parce que tu as peur, interrompit Victor : pour moi, je ne crains rien, et je vais sur la glace. » En effet, il courut vers l'étang, et se mit à glisser avec les autres polissons.

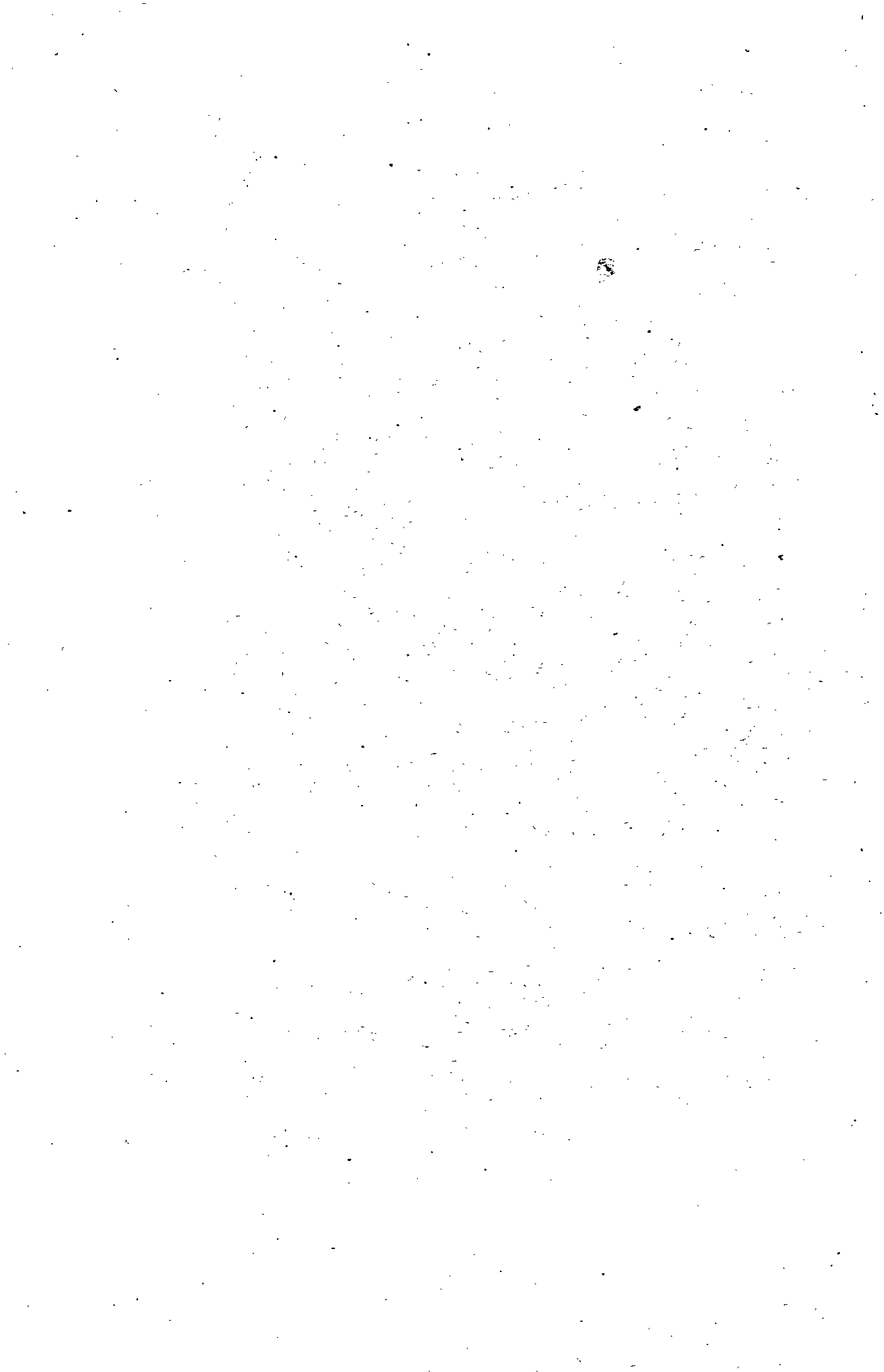
Henri, indécis d'abord, se laissa aller au mauvais exemple, et arriva tout doucement en grignotant son pain. Comme il n'était pas effectivement aussi hardi que son frère, il marcha pas à pas sur la glace, et encore manqua-t-il de tomber dix fois avant d'arriver au lieu où s'exerçait la petite troupe de mauvais sujets.

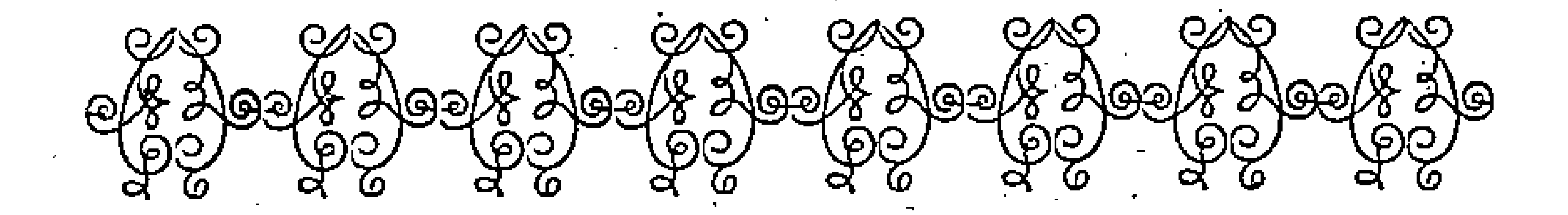
Un bon vieillard, qui passait par là, s'arrêta en se reposant sur son bâton. Il dit aux enfants : « Mes petits amis, prenez garde, il n'a pas assez gelé fort ; et si la glace venait à rompre, vous vous noieriez. Glissez sur les bords, l'eau n'est pas profonde, et la glace y est plus solide. »

Les polissons se moquèrent du bon vieillard, et même, dans l'intention de le contrarier, ils poussèrent leurs glissades plus loin ; mais ils furent bien punis ; la glace surchargée rompit aussitôt, et tous les polissons tombèrent dans l'eau. Le vieillard généreux et humain appela des personnes qui étaient à quelque distance et s'empressa des premiers à secourir ces indociles enfants : on les tira de l'eau à moitié morts.

Henri et Victor furent transportés chez leurs parents, qui étaient loin de s'attendre à un pareil malheur ; on les reçut mieux qu'ils ne le méritaient, on les fit mettre au lit, et ils en furent quittes pour une maladie de quelques jours. Sans le bon vieillard, dont ils avaient eu la malhonnêteté de se moquer, ils auraient péri au milieu de l'étang. Cet accident les corrigea ; ils ne retournèrent plus sur la glace que lorsque leur père lui-même voulut bien consentir à les accompagner.







LES PITEUSES AVENTURES

DE BERTRAND LE GOINFRE.

Il était une fois un petit garçon de six à sept ans, que l'on appelait Bertrand et que l'on avait surnommé *le Goinfre* à cause de sa gourmandise. Je puis vous assurer que c'eût été un très-joli enfant, s'il eût pu se corriger ne son vilain défaut. Malheureusement il ne pensait qu'à manger ; il était à peine éveillé qu'il demandait à déjeuner ; et chaque fois qu'il venait près

de sa maman, il ne manquait pas de lui dire : « *Maman, j'ai faim.* » Si son papa arrivait de dehors, il courait vite tâter ses poches, et lui disait : « Papa, m'avez-vous apporté un gâteau ? » Il en disait autant à son oncle, à sa tante, à ses grandes cousines, à son parrain, à sa marraine, à tous ceux qui venaient à la maison. Il ne rencontrait jamais sa bonne sans lui demander du pain. Enfin sa mâchoire était sans cesse en mouvement, et vous auriez cru qu'il mourait toujours de faim.

Il ne faut pas demander s'il était maussade et ennuyeux ; il ne se passait pas de semaine qu'il n'eût une indigestion, et on l'entendait continuellement se plaindre du ventre, de l'estomac, de

la tête; et quand il se mettait à bâiller, il ouvrait une grande et vilaine bouche qui faisait mal au cœur à voir. Cela venait de ce qu'il mangeait trop.

Quoiqu'on lui donnât, à ses repas, tout ce qui lui était nécessaire, cela ne suffisait pas à sa gloutonnerie; il cherchait toujours de côté et d'autre s'il ne découvrirait pas quelque mangeaille: on eût pu le comparer à ces petits chiens affamés, qui, avec leur nez, remuent toutes les ordures au coin des bornes, il fallait mettre tout sous la clef; et cela n'empêchait pas qu'il ne trouvât encore le moyen de dérober du sucre, du pain, des confitures, de la viande, car tout lui était bon; on était sûr que c'était lui qui mangeait les premiers fruits du jar-

din. On l'épiait, on le saisissait sur le fait, il était puni sévèrement, et n'en recommençait pas moins le lendemain.

Il lui arriva un jour une drôle d'aventure. Son père lui dit : « Bertrand, comme tu as été un peu plus sage que de coutume, je t'emmènerai demain avec moi chez M. Dumond, et tu joueras toute la journée avec ses enfants. »

Bertrand se mit à sauter de joie, et courut embrasser son papa. Le soir, la maman fit cuire des pruneaux qui étaient aussi doux que sucre, et lui en donna une bonne assiettée, mais elle en recueillit soigneusement le jus et le mit à part dans un vase. Bertrand le regardait d'un œil d'envie et s'attendait qu'il lui en reviendrait sa part. Il se trompa, et n'osa

témoigner son désir ; car sa mère lui avait dit très-sérieusement qu'il n'aurait plus rien.

Dès six heures, le lendemain, il était sur pied : et à la vue du beau soleil qui brillait dans la campagne, il se réjouit de l'agréable journée qu'il devait passer. Comme il allait courir, sauter ! comme il allait manger ! car manger était pour lui le suprême bonheur, et il ne fallait pas lui parler de divertissement sans qu'il y eût un bon repas.

En se forgeant cette félicité, il entra dans la salle, où il ne trouva personne. Comme on ne l'attendait pas si matin, le buffet était ouvert ; il y courut bien vite. A la vue du bienheureux vase qui contenait le jus de pruneaux, l'eau lui en

vint à la bouche; il s'empressa de le prendre à deux mains et de le porter à ses lèvres ; il était si gourmand, et il avait si peur que quelqu'un ne vînt l'interrompre, qu'il avala la moitié de cette épaisse liqueur sans la goûter. En s'arrêtant pour respirer, il éprouva un dégoût qui lui fit soulever le cœur : il lui sembla qu'on avait mêlé au jus de pruneaux une autre liqueur qu'il ne connaissait point ; il remit doucement le vase, s'essuya les lèvres, et s'en alla tout penaud dans le jardin.

Vous ne devineriez peut-être pas ce qu'il venait de boire? c'était une médecine... oui, une médecine que sa maman avait préparée pour un domestique, et dans laquelle elle avait mis du jus de

pruneaux pour la rendre moins désagréable au goût ; il ne fut pas longtemps sans en ressentir les effets ; déjà il éprouvait un remuement général dans le corps et de fréquentes envies de vomir, lorsque son père l'appela, lui dit que le cabriolet était prêt, et qu'il fallait se hâter de déjeuner pour partir.

A ce mot de déjeuner, Bertrand le Goinfre fit un effort, suivit son papa, et se mit bravement à table ; mais ce fut tout, il lui fut impossible de rien prendre. Comme le déjeuner avait fort bonne mine, et qu'il était bien désolant de n'y pouvoir faire honneur, le Goinfre se prit à pleurer de toutes ses forces. Son père lui ayant demandé plusieurs fois ce qu'il avait, et le voyant obstiné à ne

point répondre, le chassa de la table : il était temps que le gourmand se retirât, car la médecine commençait à opérer. Quand on le vit dans cet état, on s'alarma sur sa santé, on le questionna sur ce qu'il avait mangé ; mais quand on eut appris la vérité, tout le monde partit d'un éclat de rire, et l'on ne sut plus que se moquer de lui ; il ne fut plus question de cette jolie partie qui l'avait transporté de joie ; on le mit au lit, et on lui fit boire de la tisane ; il fut malade plusieurs jours, et c'est au sujet de cette aventure, qu'il reçut le surnom honteux de *Goinfre*.

Il n'y avait guère que huit jours que cela lui était arrivé, lorsque sa gourmandise lui attira un autre désagrément.

Il se trouvait dans un bois taillis, tapissé de fraises bien rouges, et qui embaumaient l'air. Il en mangea tant, qu'il était bien inutile d'en venir chercher après lui ; le tapis était parfaitement nettoyé : il en remarqua cependant encore environ une douzaine qui pendaient sur les bords d'un fossé bourbeux, et où il n'était pas prudent d'aller les cueillir, il pouvait bien s'en passer ; mais il lui en coûtait de les laisser là. Quoique poltron au dernier point, il descendit sur la berge du fossé, se saisit de petits arbustes qui poussaient en cet endroit, et se suspendit sur l'eau pour atteindre les fraises : il en mange une, puis deux, puis trois ; mais au milieu du plaisir, l'arbuste qui le soutenait se dé-

racine, et voilà mon gourmand dans le fossé, se débattant dans la fange, où il était enfoncé jusqu'au cou ; il eût péri, si un villageois qui passait par là ne se fût empressé d'accourir à son secours. Le villageois le retira avec beaucoup de peine, et le ramena sur le bord, tout couvert de boue et inondé d'une eau sale et dégoûtante. Ce fut dans cet équipage qu'il revint à la maison. On lui prodigua, comme de coutume, des soins qu'il ne méritait guère; et quand il fut bien rétabli, on se moqua encore une fois de lui, mais toujours inutilement.

Ses camarades d'école, qui connaissaient son misérable défaut, se dirent entre eux : « Il faut jouer un tour au Goinfre ; » et pour cela, l'un d'eux pu-

blia qu'il avait reçu de ses parents un petit pot de crême à la pistache, et il s'extasia sur le plaisir qu'il avait eu à en manger la moitié, et sur celui qu'il se promettait à manger l'autre moitié, le lendemain. Bertrand qui l'écoutait de toutes ses oreilles, remuait la langue et les lèvres comme s'il en eût mangé aussi. Cette description le poursuivit une partie de la journée : enfin le soir, il se glissa dans le lieu où l'écolier avait dit qu'était placé le pot de crême : il voulait en goûter un peu. Vous remarquerez ici que son vilain défaut le conduisit à un plus grand encore, et qu'il allait prendre ce qui ne lui appartenait pas. Ses camarades, qui l'épiaient, le suivirent doucement. Bertrand prend le pot

d'une main tremblante, admire la bonne mine de la crême, et en met dans sa bouche une grande cuillerée. Au même moment on entend une douzaine de voix crier : « Moquez-vous du Goinfre ! moquez-vous du Goinfre ! »

Le pauvre Bertrand, tout confus, est entraîné au milieu de la cour, où il rejette la prétendue crême à la pistache, qui n'était que de la terre glaise délayée, que l'on avait couverte d'un peu de crême et de sucre. Il n'en fut pas quitte pour des railleries : le maître, instruit de ce qui s'était passé, le punit sévèrement pour avoir eu l'intention de dérober ce qui appartenait à un de ses camarades.

Je lui dois la justice de dire qu'à par-

tir de ce jour il ne chercha plus à s'approprier des friandises qui ne lui appartenaient pas, quelque tentation qu'elles excitassent en lui... C'était déjà un grand point, mais il ne put trouver le courage de réprimer sa dangereuse gourmandise : il continua de se donner de belles et bonnes indigestions, qui altérèrent sa santé.

Par un beau jour de congé, pendant que ses camarades couraient dans la prairie, jouaient à la balle, ou s'exerçaient à qui sauterait le plus lestement, Bertrand se promenait le long des haies, pour manger des mûres sauvages ou quelques autres mauvais fruits semblables. Il en découvrit une quantité qui étaient d'un beau rouge et aussi gros que le

bout de son petit doigt; il ne les connaissait point, mais il s'imagina qu'ils devaient être excellents. Il en cueillit plein sa main, qu'il porta aussitôt à sa bouche, et qu'il avala comme font les gloutons, sans goûter ce qu'ils mangent. Il en avala une seconde poignée, puis une troisième; enfin, un goût désagréable, et qui lui faisait soulever le cœur, l'avertit de cesser. Il revint auprès de ses camarades, et s'assit tristement sur la terre, éprouvant de continuelles envies de vomir. Il se gardait bien d'en rien dire, dans la crainte de s'attirer encore quelques railleries. Il souffrait en silence, mais la nature l'emporta et lui fit rejeter tout le poison dont il avait chargé son estomac. On se hâta de lui donner

les secours qu'exigeait sa situation, et cela fut heureux ; car les fruits qu'il avait mangés étaient d'une espèce dangereuse, et capables de donner la mort. Il fut malade longtemps, mais cette fois-ci son mal fut utile : il devint plus raisonnable, et sut enfin vaincre cette grossière passion qui le faisait ressembler au plus sale et au plus brut des animaux. Ce qui aida beaucoup à le corriger, ce fut le récit d'un accident fort triste, arrivé à un autre enfant qui avait le même défaut que lui.

Cet enfant, ayant reçu de son père un verre d'un excellent vin blanc, remarqua en quel endroit on serrait la bouteille où il en restait encore. Il forma le projet criminel d'en prendre autant,

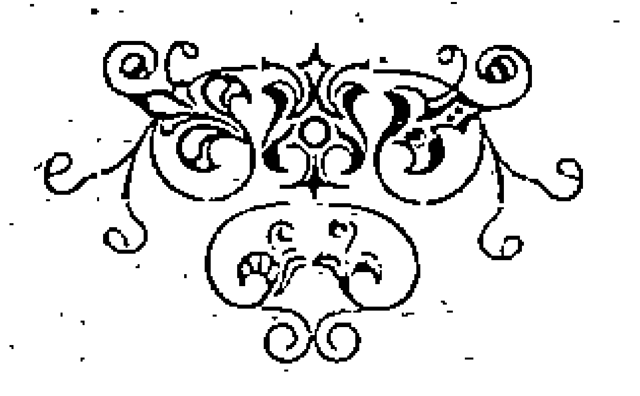
quand il se verrait seul. Plusieurs jours se passèrent avant qu'il en trouvât l'occasion. Sa mère étant, par malheur, sortie un moment, il grimpa vite sur une chaise, prit une bouteille qu'il crut reconnaître, versa dans un verre, et se hâta de boire. En tirant le verre de ses lèvres, il s'aperçut qu'il s'était trompé : un feu ardent se fit aussitôt sentir dans sa bouche, dans sa gorge et dans ses entrailles. Ce feu le brûlait, le déchirait, et devint, en un instant, insupportable. Dans un pareil tourment, il cria de toutes ses forces, et courut chercher du secours. Sa mère, effrayée de ses cris, accourait à sa rencontre; elle lui demanda ce qu'il avait, mais il lui était déjà presque impossible de le lui dire; il montra la bou-

teille; et sa mère, instruite par ce signe, apprit avec désespoir que son fils avait bu de l'eau-forte. Elle s'empressa de lui faire avaler du lait, de l'eau, tout ce qu'elle put imaginer ; ce fut en vain, le malheureux enfant expira, quelques heures après, dans des douleurs inexprimables. Toute sa figure était décomposée ; ses lèvres et sa langue étaient sillonnées par la terrible liqueur, et ses entrailles furent trouvées, par les chirurgiens qui l'ouvrirent, toutes déchirées, comme si on les eût arrachées avec des dents de fer.

Voilà ce que produisit une passion aveugle et qui avait méprisé toutes les représentations.

Le moindre malheur qui puisse arri-

ver un gourmand, c'est de détruire sa santé, de s'abrutir, et de rester bête toute sa vie.





LE LANCEUR DE PIERRES.

Je me promenais, pendant une belle soirée d'automne, dans une prairie qui bordait un cimetière. En approchant de ce cimetière, j'entendis des soupirs, des sanglots, et une voix qui de temps en temps disait : « Mon Dieu, pardonnez-moi la mort de ma mère. »

La mort de sa mère ! Cela me fit frémir. Je cherchai à voir le malheureux qui avait tué sa mère. Je passai au delà

d'une touffe de bois, et je trouvai un jeune homme à genoux sur la terre, auprès des débris d'une vieille croix. Ses longs cheveux couvraient une partie de sa figure inondée de pleurs. Je m'étais attendu à découvrir un homme d'une physionomie de scélérat ; je fus bien étonné de remarquer, au contraire, sur la sienne l'expression de la douceur et de la bonté. Quand il me vit, il retint ses sanglots et essuya ses yeux. Malgré les mots terribles que j'avais entendus sortir de sa bouche, je me sentais ému de pitié ; je m'approchai de lui : « Vous êtes bien affligé, jeune homme ? lui dis-je. — Hélas ! monsieur, me répondit-il, je pleure sur la fosse de ma mère. — Il y a donc peu de temps que vous avez eu

le malheur de la perdre? — Monsieur, voilà dix ans : mais depuis lors j'ai toujours été éloigné de ce pays ; c'est aujourd'hui, pour la première fois, que je pleure dans ce lieu... Et puis, ajouta-t-il d'une voix plus basse, et que les sanglots recommençaient à étouffer : c'est moi qui l'ai tuée.....

— O mon Dieu ! m'écriai-je, que dites-vous donc là ? mais vous me semblez trop honnête pour avoir commis un pareil meurtre avec intention. — Non ! non ! reprit vivement le jeune homme, jamais l'idée d'une action aussi exécrable n'est entrée dans mon esprit, cependant je dois gémir toute ma vie d'avoir donné la mort à ma mère : sans moi, sans ma criminelle désobéissance, elle

existerait peut-être encore : c'est ma main qui l'a tuée ! »

En parlant ainsi, les larmes coulèrent de nouveau de ses yeux. Nous restâmes un moment en silence ; je l'amenai ensuite à me faire le récit d'un aussi grand malheur.

— Monsieur, me dit-il, si l'on m'eût corrigé avec quelque sévérité dans mon enfance, on m'eût, sans doute, épargné la douleur qui empoisonne maintenant mes jours ; on eut pour moi trop d'indulgence, et j'en abusai.

« A peu près à l'âge de huit ans, je fis la connaissance de cinq à six petits mauvais sujets qui passaient les journées entières à polissonner dans les rues. Leur plus grand plaisir était de lancer

des pierres de côté et d'autre. Passait-il un chien, les pierres volaient à l'instant sur le pauvre animal ; ils en jetaient même sur les enfants du voisinage. Il n'y avait pas de jour qu'ils ne brisassent quelques carreaux des fenêtres de nos voisins. Aussi ne s'en prenait-on jamais à d'autres qu'à eux ; et, quand on les attrapait, on ne manquait pas de leur donner quelques coups de canne.

« Malgré ces désagréments, je trouvai leurs divertissements fort agréables, et je me mis à lancer des pierres partout où l'envie m'en prenait ; j'eus plus d'une fois ma part des coups de canne. Mon père me menaça aussi de me châtier, mais malheureusement il s'en tint aux menaces. Ma mère, qui était extrême-

ment bonne, me gronda, et me dit de lancer des balles de laine, au lieu de pierres : au moins, ajouta-t-elle, tu ne blesseras personne, et tu pourras t'exercer et t'amuser comme à l'ordinaire. J'aurais dû l'écouter ; mais comme on ne me faisait que des remontrances, cela me toucha peu, et je cassai encore une douzaine de carreaux avant d'éprouver le plus grand des malheurs.

« Un jour que j'étais dans les champs, je vis sur une haie une troupe d'oiseaux ; je me mis aussitôt à faire voler une grêle de pierres de ce côté. Je ne m'inquiétai pas s'il y avait quelqu'un ou non au delà de cette haie. Comme j'en lançais une des plus grosses, j'entendis tout à coup un grand cri ; j'en fus effrayé ; je

soupçonnai que c'était ma pierre qui avait frappé une personne. Je voulus d'abord m'enfuir ; mais l'idée que c'était ma mère qui avait poussé ce cri, me retint : je me glissai doucement le long de la haie ; je regardai à travers les branches, j'aperçus une femme étendue sans mouvement sur la terre, et jugez de ma douleur, lorsque je reconnus ma mère !

« Je m'élançai aussitôt à travers les épines, et j'allai me jeter sur le corps de ma pauvre mère. Je l'appelai de toutes mes forces ; je pris ses mains que je baisai ; je la suppliai de me pardonner, en lui promettant de ne plus recommencer : elle ne m'entendait plus : je l'avais frappée à la tempe, à l'endroit même le

plus délicat de la tête, et je l'avais tuée sur le coup.

« Quand j'eus acquis cette terrible certitude, je me roulai sur la terre, je poussai des cris étouffés ; j'aurais voulu être mort moi-même. Des personnes qui étaient aux environs, accoururent à mes cris ; mais elles reculèrent d'effroi quand elles virent ce triste spectacle, et qu'elles entendirent l'aveu de mon crime. Je courus au-devant de mon père, qui arrivait aussi ; il me repoussa avec horreur, et dit qu'on ne laissât jamais approcher de lui un monstre tel que moi. J'eus beau protester que ma volonté n'avait participé en rien à ce meurtre, il me repoussa toujours. Quand il eut rendu les derniers devoirs à ma

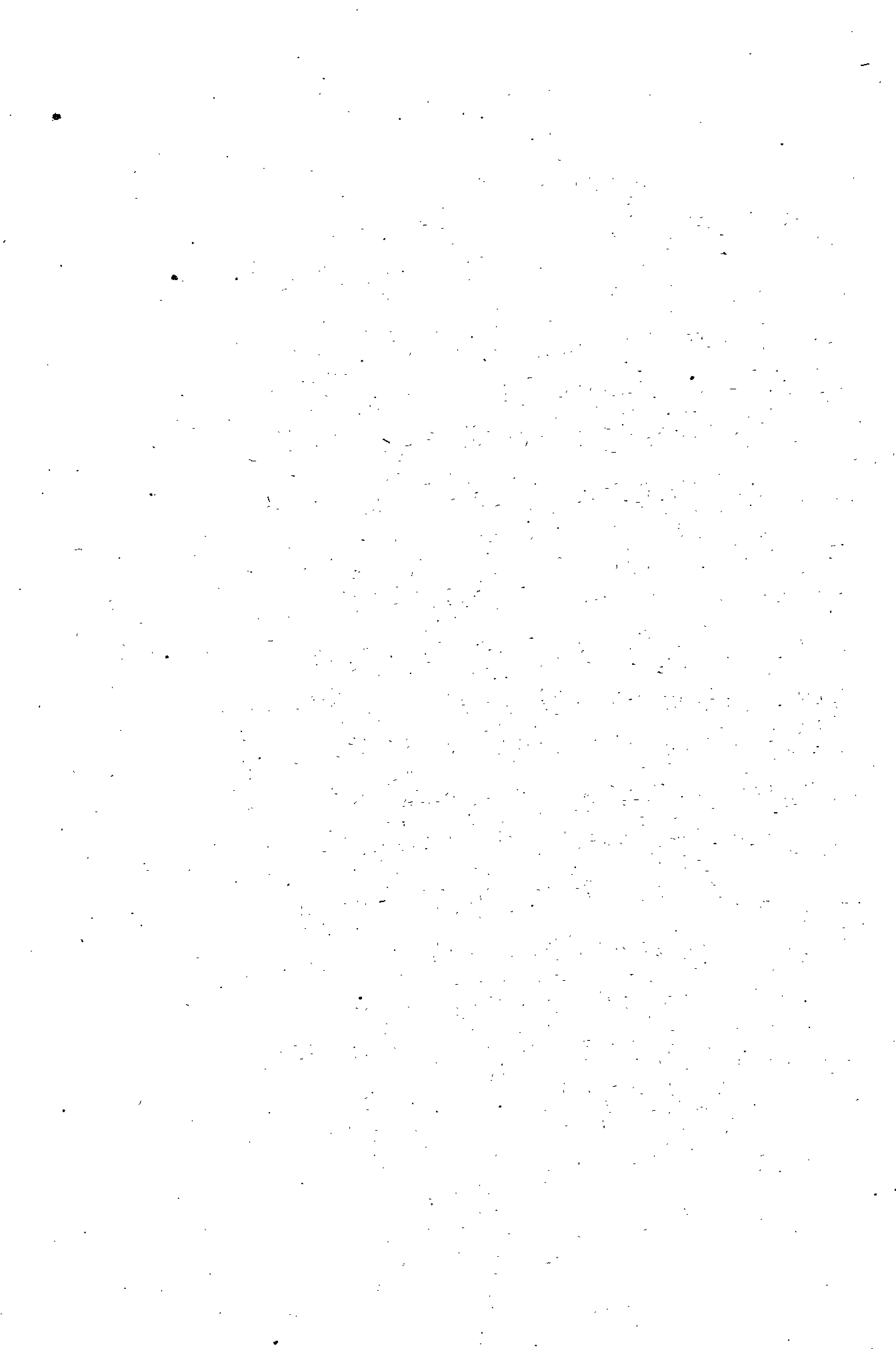
mère, qu'il aimait beaucoup, il m'envoya dans un pays éloigné, où il paya ma pension et me fit élever ; je ne suis jamais rentré dans la maison paternelle ; je n'ai plus revu mon père. Ce n'est que depuis peu qu'il est mort, et qu'il m'est permis de venir pleurer dans le lieu même où je me suis préparé une douleur éternelle.

« Voilà, monsieur, comment, sans être méchant, j'ai fait autant de mal qu'en pourrait faire le plus déterminé scélérat du monde ; et pour ne m'être pas corrigé, il faudra que je gémisse toute ma vie sur les défauts de mon enfance. »

Ainsi parla le pauvre jeune homme. Il était vraiment digne de compassion, et j'essayai de le consoler.

Quand je l'eus quitté, je pensai qu'il était utile de raconter aux enfants cette histoire, qui peut les empêcher de rendre leurs jeux funestes aux personnes qui les entourent. J'espère que ceux qui auront lu cette histoire, feront dorénavant bien attention aux lieux où ils s'exerceront à lancer des pierres : car je ne veux pas leur interdire tout à fait ce plaisir, qui peut contribuer à développer leurs forces et à les rendre adroits ; mais il faut que ce soit au milieu des plaines, quand il n'y a personne devant eux, et qu'ils voient où tombe la pierre qu'ils viennent de lancer. J'aimerais mieux, cependant, ainsi que la mère du jeune homme dont je viens de parler, que l'on s'exerçât avec des balles

de laine ; cela est tout aussi agréable et moins dangereux. D'ailleurs, c'est un jeu fort joli que celui de la balle, on le permet à tous les écoliers pendant la récréation, et je ne vois guère que les petits polissons et les mauvais sujets des rues qui s'amusent à jeter des pierres. Si vous m'en croyez, vous ne ferez pas comme eux, afin que l'on ne croie pas que vous leur ressemblez.





LES COUTEAUX ET LES CISEAUX.

COMMENT ! monsieur, vous jouez encore avec un couteau ! Je vous l'avais cependant défendu.

C'est ce que madame de Saint-Cyr disait à son fils Paulin.

O maman ! répondit Paulin, ne craignez rien, je ne me couperai pas.

Et dans le moment même où il parlait, il se coupa le doigt ; ce fut bien fait

pour lui : tous les petits désobéissants devraient être punis de même.

Je rencontrai une fois un petit garçon qui courait de toutes ses forces en tenant un couteau à la main : « O mon enfant ! lui criai-je, prenez bien garde ; si le pied vous manquait, vous tomberiez sur votre couteau.—Oh ! monsieur, dit-il, je ne tomberai pas. »

Il fit encore une douzaine de pas, donna contre une pierre, tomba et s'enfonça son couteau dans le côté ; il n'en mourut point, mais on eut beaucoup de peine à le guérir.

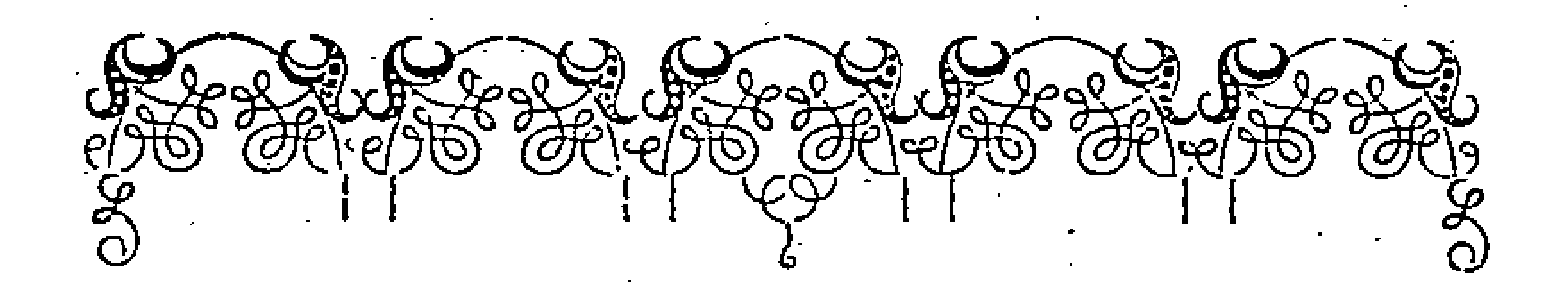
Une petite fille jouait toujours avec les ciseaux de sa maman. Un jour qu'elle était avec une de ses compagnes, et qu'elle agitait beaucoup sa main

en parlant, il lui arriva de frapper sa jeune amie dans l'œil, et de le lui crever. Je suis bien sûr qu'elle fut extrêmement fâchée; mais cela ne remédia pas au mal : elle n'aurait eu rien à se reprocher si elle n'eût point touché aux ciseaux.

Écoutez, mes enfants : quand on vous défend de jouer avec les couteaux ou d'autres instruments tranchants et pointus, ce n'est pas dans l'intention de vous priver de quelque plaisir, mais pour vous préserver des maux que vous attireraient votre maladresse et votre inexpérience. Vos parents vous aiment si tendrement, que l'idée seule du danger que vous pouvez courir, suffit pour les alarmer; rendez-leur donc tendresse

pour tendresse, et craignez de leur donner des inquiétudes par vos étourderies et votre désobéissance.





PRENEZ GARDE A LA CHANDELLE.

Voyez le petit vilain entêté ! voilà au moins dix fois que je lui répète de ne point trop approcher sa tête de la lumière. Quand vous seriez un peu plus loin, monsieur, est-ce que vous ne verriez pas assez bien vos estampes ? Vous mériteriez bien que je les prisse pour ne plus vous les rendre.

Ainsi parlait une mère à son fils, âgé

de dix ans, qui, à genoux sur une chaise, et les coudes appuyés sur la table, touchait presque avec sa tête un flambeau qui l'éclairait. Chaque fois que sa mère lui donnait cet avis, il avait grand soin de se retirer ; mais un instant après, il avait oublié l'avis, et ses cheveux effleuraient en quelque sorte la lumière.

Sa mère sortit pour deux minutes : le petit étourdi, n'étant plus averti à propos, entendit tout à coup un pétillement, et sentit une chaleur rapide qui parcourait sa tête. Il y porta bien vite ses deux mains, et reconnut que toute sa chevelure était en feu. Il se mit à crier de toutes ses forces, et fit bien ; car sa mère, qui n'était pas tranquille sur son compte, s'empressa d'accourir ; et,

se servant de son mouchoir, qu'elle tenait à la main, elle étouffa en un instant la flamme qui était déjà assez vive pour griller toute la peau, et peut-être pour brûler la tête du petit malheureux.

Remarquez bien, mes enfants, qu'elle *étouffa* le feu : cette ramarque peut vous être utile dans l'occasion. Si le feu prenait à votre chevelure ou à vos vêtements, au lieu de crier, sans apporter aucun remède au danger, ou d'aller chercher de l'eau, hâtez-vous de presser sur les flammes le premier linge que vous trouverez, ou même vos propres vêtements. J'ai connu un petit garçon qui fut bien avisé : le feu venait de prendre à sa culotte, précisément par derrière ; la brûlure se faisait déjà sentir ;

personne n'était là, et ses cris n'eussent servi de rien ; le petit garçon s'assit courageusement par terre, rapprocha les pans de sa redingotte, et étouffa le feu qu'il n'eût pu arrêter autrement. Il dut la vie à son courage et à sa présence d'esprit : beaucoup d'autres enfants n'auraient fait que pleurer et seraient morts.

Quand au petit étourdi dont nous parlions tout à l'heure, il en fut quitte pour la perte de ses cheveux et quelques brûlures aux doigts et à la tête ; cet accident lui fut même utile en un point : il devint plus prudent et ne s'approcha jamais trop près de la chandelle ou du feu de la cheminée.



L'ÉTOURDI.

PAULIN allait à reculons dans un corridor, en disant à sa sœur qui jouait dans une chambre voisine : « Viens donc voir, ma sœur, comme je marche bien sens devant derrière. Tu n'iras pas aussi vite que moi, je gage. »

En achevant ces derniers mots, il arriva à l'escalier, auquel il ne pensait pas, et dégringola jusqu'en bas sans

pouvoir se retenir. Comme il perdit connaissance, on le crut mort. On le ramassa, et ce ne fut que quelques moments après qu'il donna des signes de vie. Il s'était fracassé la tête ; on fut obligé de le saigner, et il resta huit jours entiers dans son lit.

Un autre jour qu'il jouait encore avec sa sœur, il se cacha derrière une porte, et prêta l'oreille à la serrure. Sa sœur, qui ignorait cela, et qui voulait le surprendre, vint si doucement, qu'il n'entendit rien, et poussa la porte avec tant de violence, qu'elle le renversa par terre. Il fit un grand cri. Sa sœur fut bien fâchée de ce qu'elle avait fait; mais ce n'était pas sa faute ; elle l'aida à se relever. La serrure lui avait fait une

grande écorchure à la joue, et il était tout étourdi du coup qu'il avait reçu. Il fut encore malade quelques jours.

Malheureusement il n'était pas le seul à souffrir de ses étourderies ; sa sœur avait sa part des accidents qui en résultaient ; il manqua vingt fois de lui crever les yeux. Un jour qu'elle avait la main sur le jambage de la porte, il entra et poussa la porte sans faire attention à rien, suivant sa coutume. La petite fille eut les doigts presque écrasés, et elle en porta des marques toute sa vie.

Il ne se passait presque pas de semaine qu'il ne tombât de dessus une chaise ou une table. Tout ce qui lui passait par la tête, il le faisait sans jamais en prévoir les conséquences. Il lui

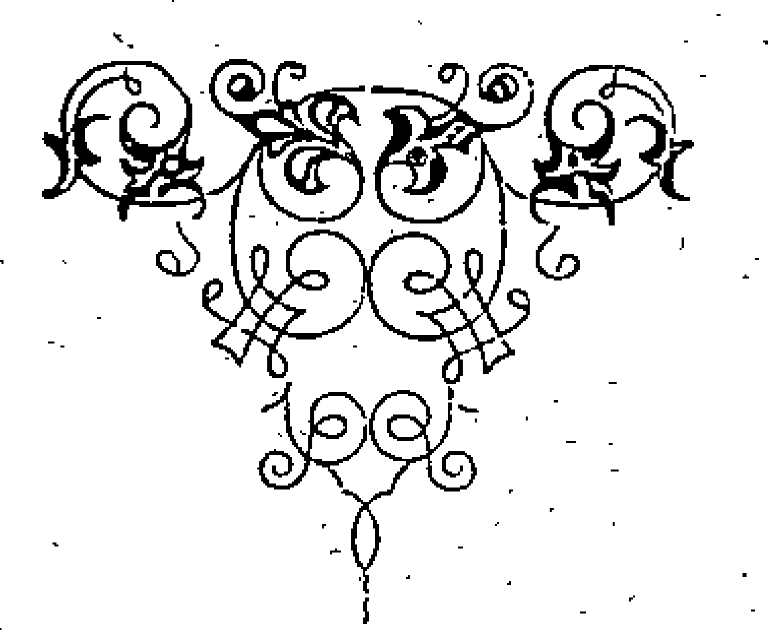
arriva une fois une drôle d'aventure : curieux de savoir ce qu'il y avait sur une tablette qui était fort élevée, il en approcha une petite table assez étroite, plaça une chaise dessus ; et comme cet échafaudage n'était pas suffisant, il mit sur la chaise une autre chaise, et grimpa au haut de ce frêle édifice. Il y avait de quoi trembler. Enfin, après bien des peines, il atteignit à la tablette. Par malheur, en faisant des efforts, il repoussa les deux chaises qui entraînèrent avec elles la petite table : il n'eut que le temps de saisir fortement la tablette, et il resta ainsi suspendu en l'air.

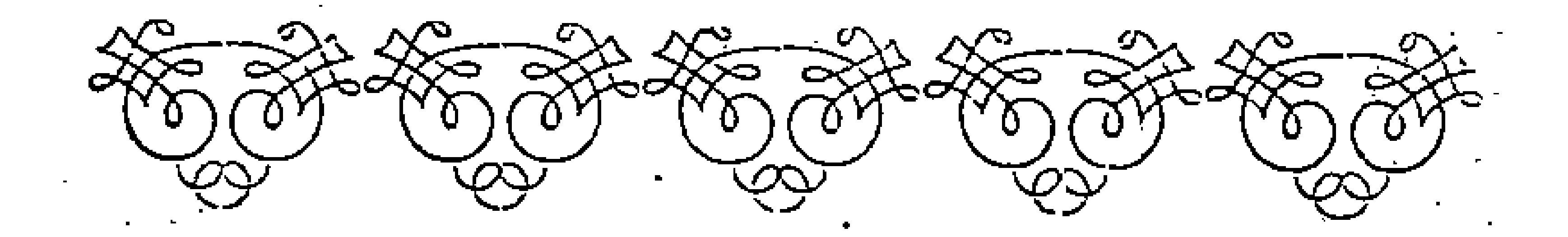
La situation n'était pas très-agréable, il pouvait se briser le corps en se laissant tomber : d'un autre côté, en appe-

lant du secours, il s'attirait des reproches bien mérités : il prit cependant ce dernier parti, il se mit à crier de toutes ses forces. On ne vint qu'au bout d'un demi-quart d'heure ; ses bras étaient déjà si fatigués, qu'il allait lâcher prise, lorsque son père arriva. Il le descendit d'abord, et lorsqu'il l'eut remis à terre, il le punit, ce qui était de toute justice.

Je dois avouer avec peine que ce châtiment et les reproches ne produisirent aucun bon effet sur le caractère de Paulin : il continua encore longtemps de faire des sottises, et ce ne fut que lorsqu'il eut remarqué qu'il était criblé de blessures, qu'il s'avisa de porter plus de précautions dans ce qu'il faisait. C'était d'ailleurs un aimable enfant,

plein de gaieté, obligeant, et à qui on n'aurait eu rien à reprocher, s'il n'eût pas sans cesse renouvelé les inquiétudes et les chagrins de ses parents.





NE JOUEZ PAS AVEC LE FEU.

CAROLINE avait été bien sage, et sa maman lui donna un joli ménage, des assiettes de porcelaine, des plats de terre blanche, des couteaux de plomb, et un petit réchaud de fer. On lui donna aussi une pomme, pour la couper en morceaux et mettre dans ses beaux plats.

Je vous demande si elle était contente!

elle invita toutes ses petites amies à venir partager son plaisir. On remplit tous les plats, on prit des assiettes, on se mit à table, et l'on mangea comme de grandes personnes. C'était Caroline qui faisait les honneurs et qui servait tout le monde.

Tout cela était fort joli ; et chaque fois que la petite Caroline allait dire à sa maman : « N'est-ce pas, maman, que je m'amuse bien ? » la maman répondait toujours : « Oui, ma fille, vous vous amusez comme une enfant qui a été bien sage. »

Malheureusement, un jour qu'il n'y avait personne, Caroline eut envie de faire cuire quelque chose dans un de ses plats ; sa maman lui avait défendu

de toucher au feu. La petite désobéissante, se voyant seule, prit avec les pincettes quelques charbons allumés et les mit dans son réchaud. Pendant qu'elle faisait cette vilaine action, elle entendit sa maman qui rentrait : vite elle reprit le réchaud tout plein de feu et alla le cacher derrière les rideaux de la fenêtre.

La maman, qui ne se doutait de rien, lui dit : « Caroline, comme tu as bien lu ta leçon, tu vas venir à la promenade avec moi. » En même temps elle la prit par la main, sortit, et ferma la porte à clef.

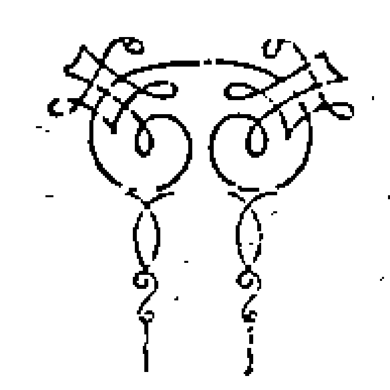
Caroline et sa mère allèrent dans une prairie peu éloignée. La maman se plaça sous un saule, et se mit à coudre ; Caroline entra dans l'herbe jusqu'aux ge-

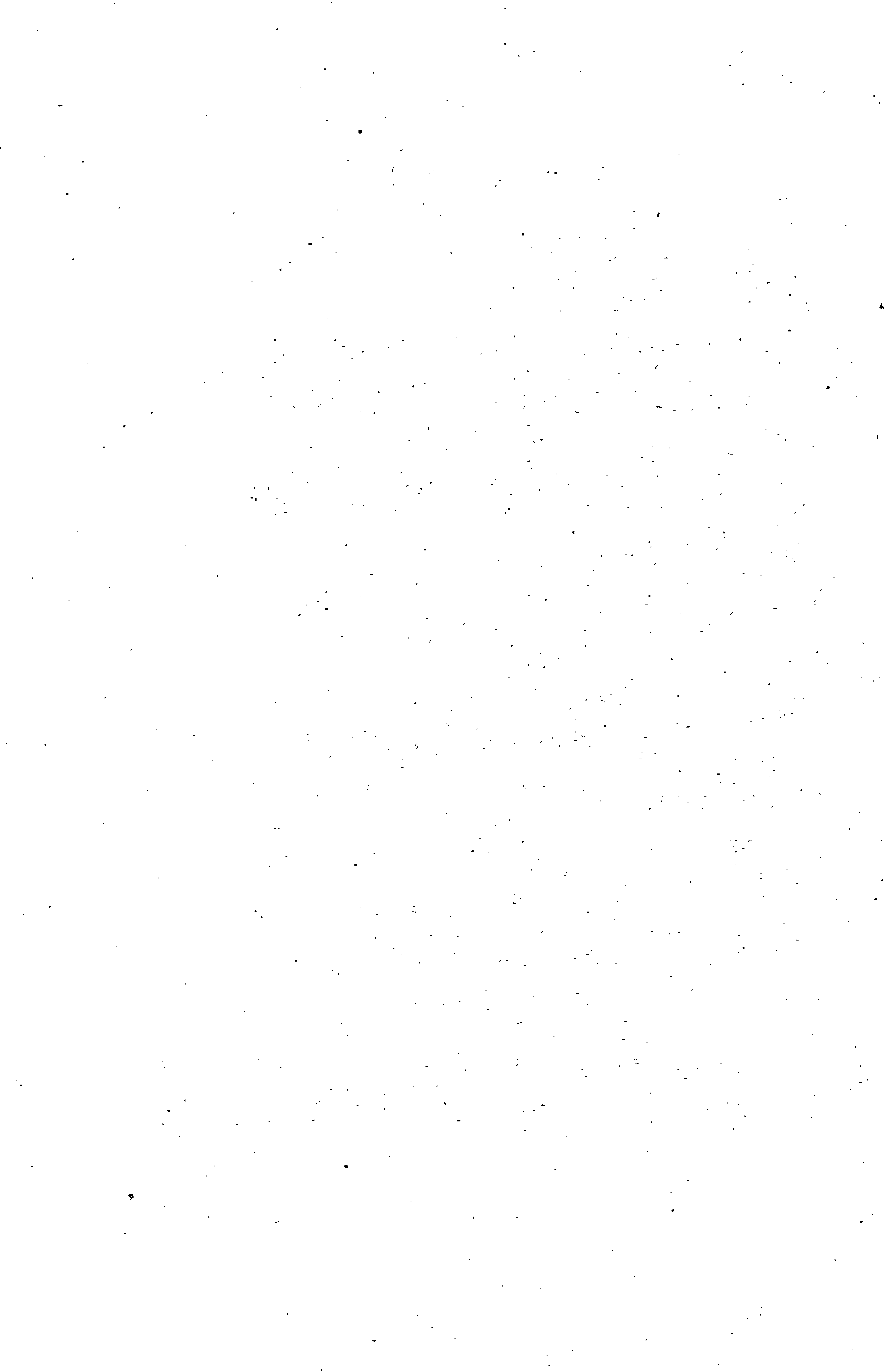
noux, cueillit des fleurs et fit des bouquets.

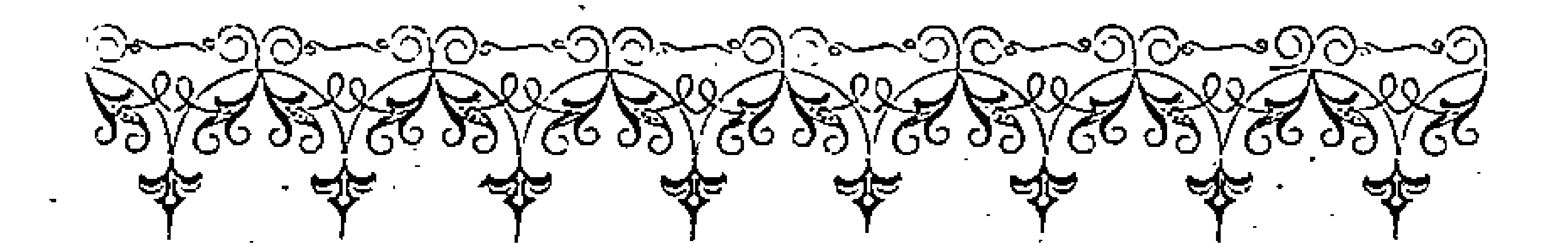
Il y avait bien deux heures qu'elles étaient là, et elles songeaient déjà à revenir, lorsqu'elles entendirent un bruit comme de personnes qui couraient vers un endroit. Dans le même moment, elles virent le jardinier accourir de toutes ses forces : « Ah ! madame, s'écria-t-il, un grand malheur vous est arrivé : le feu a pris à votre maison, elle est déjà presque toute brûlée. Il a commencé par les rideaux de la fenêtre de votre chambre.

A peine avait-il dit ces mots, que Caroline poussa un cri et tomba aux genoux de sa mère. C'était son réchaud qui avait mis le feu aux rideaux, les ri-

deaux aux meubles de la chambre ; et de là les flammes avaient gagné avec rapidité le grenier, qui était plein de foin et de paille : en moins de rien toute la maison fut consumée, et voilà ce que fit une petite fille désobéissante, qui avait touché au feu.







PRÉCAUTIONS A PRENDRE

QUAND ON A BIEN CHAUD.

J'AI un grand plaisir à voir une troupe d'enfants courir dans une plaine ou une prairie, sauter un fossé, lancer la balle, et s'exercer à toutes sortes de jeux. Leur gaieté m'anime, leur agilité me charme : j'y reconnais la santé et le bonheur. Courez, sautez, mes petits amis : c'est le plus grand plaisir de votre âge. Cet

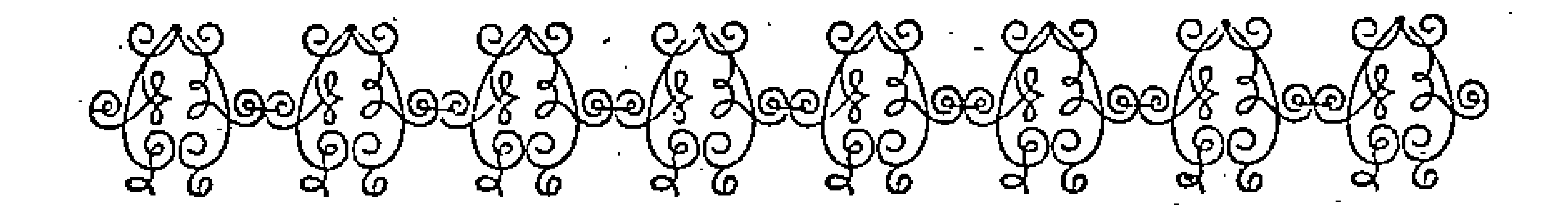
exercice est nécessaire au développement de vos forces, et donne de l'adresse à vos mouvements ; mais faites bien attention à ce que je vais vous dire.

Quand vous avez bien chaud, et que vous êtes couverts de sueur, évitez de vous trouver entre deux airs, ou de vous asseoir sur la terre fraîche ; surtout ne buvez point d'eau froide ou d'eau rougie, quelque altérés que vous soyez ; attendez un peu. Si vous vous rafraîchissiez trop promptement, vous arrêteriez la transpiration, et vous gagneriez une maladie qui ne conduit que trop souvent à la mort. S'il vous arrive, après vous être reposés, de sentir un peu de froid, remettez-vous à courir pour rappeler la sueur. Songez bien à ce que je

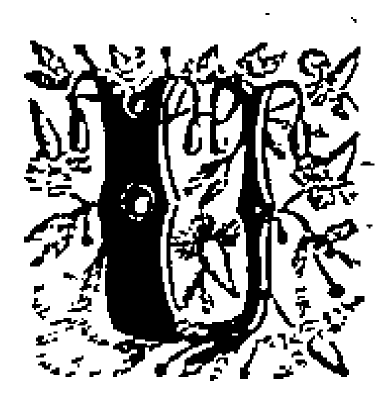
vous dis : nombre d'enfants imprudents, comme vous l'êtes presque tous, périssent pour avoir négligé ces précautions qui sont si faciles.







LA MARMITE BOUILLANTE.

NE bonne femme de village parlait à Jeannot son fils, qui avait déjà sept ans.

« Jeannot, mon petit bonhomme, je suis obligée de sortir pour porter à dîner à ton père qui travaille dans les champs : sois bien sage pendant que je ne serai pas à la maison.

— Oh ! oui, maman, je serai bien sage, dit Jeannot.

— Tu vois la marmite, reprit la bonne femme, garde-toi bien d'y toucher ; car elle pourrait tomber, et le bouillon te brûlerait les jambes.

— Je vous promets que je n'y toucherai pas.

— Je t'en prie, Jeannot, c'est pour ton bien, mon enfant, que je te fais cette défense.

En disant celà, la bonne femme mit son panier à son bras et s'en alla. Elle eut soin de crier de loin encore une fois :

« Sois bien sage, Jeannot ; car si tu désobéis, il t'arrivera malheur. »

Jeannot était du nombre de ces vilains enfants qui répètent toujours : *Je serai sage,* et qui font toujours ce qu'on leur défend. Dès qu'il se vit seul, il re-

garda la marmite, s'en approcha, porta la main au couvercle, qui le brûla : c'était un petit avertissement qui fut perdu pour lui ; il prit ses précautions, découvrit le pot, et osa même goûter au bouillon... Oui, mes enfants, le vilain gourmand goûta au bouillon.

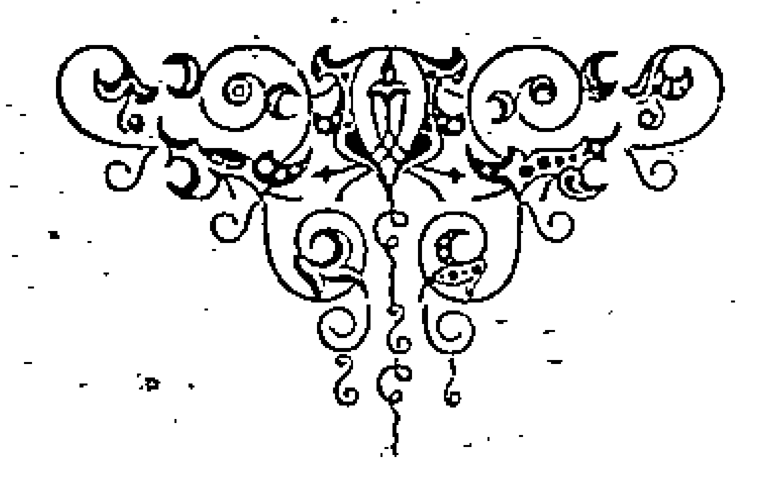
En ce moment il crut entendre quelqu'un ; vite, il remit le couvercle et se tourna pour faire croire qu'il n'avait rien fait de mal ; mais malheureusement la basque de son habit s'accrocha à l'anse de la marmite, il l'entraîna avec lui, tomba lui-même, et tout le bouillon, qui était aussi brûlant que du feu, se répandit sur ses jambes. Une douleur insupportable lui fit jeter des cris horribles, mais personne n'était

là pour le secourir. Il lui fut impossible de se relever : le bouillon qui avait imbibé ses bras, continua de le brûler jusqu'aux os. Quand sa mère arriva, elle le trouva étendu sans connaissance devant le feu ; elle crut qu'il était mort. Elle le releva en pleurant, le déshabilla, et lui donna tous les secours qui étaient en son pouvoir ; il revint à lui, mais ce fut pour sentir les douleurs les plus aiguës. Le chirurgien, que l'on avait appelé, dit que si ce petit malheureux en récharpait, il serait estropié pour toute sa vie.

Il en réchappa, en effet, après une longue maladie ; mais il ne marcha plus qu'à l'aide de deux béquilles.

Ah ! petits indociles ! la bonne

femme l'a bien dit : Chaque fois que vous désobéirez, il vous *arrivera malheur*.







LA PETITE FILLE BRULÉE.

FINETTE était une petite fille qui se croyait extrêmement jolie : elle ne passait jamais devant une glace sans s'y regarder et surtout sans s'admirer. Elle recherchait les compliments et faisait la dédaigneuse avec les personnes qui ne s'avisaient pas de louer sa beauté. Elle avait là un très-vilain défaut, qui lui aurait, par la suite, attiré beaucoup de désagréments, si un

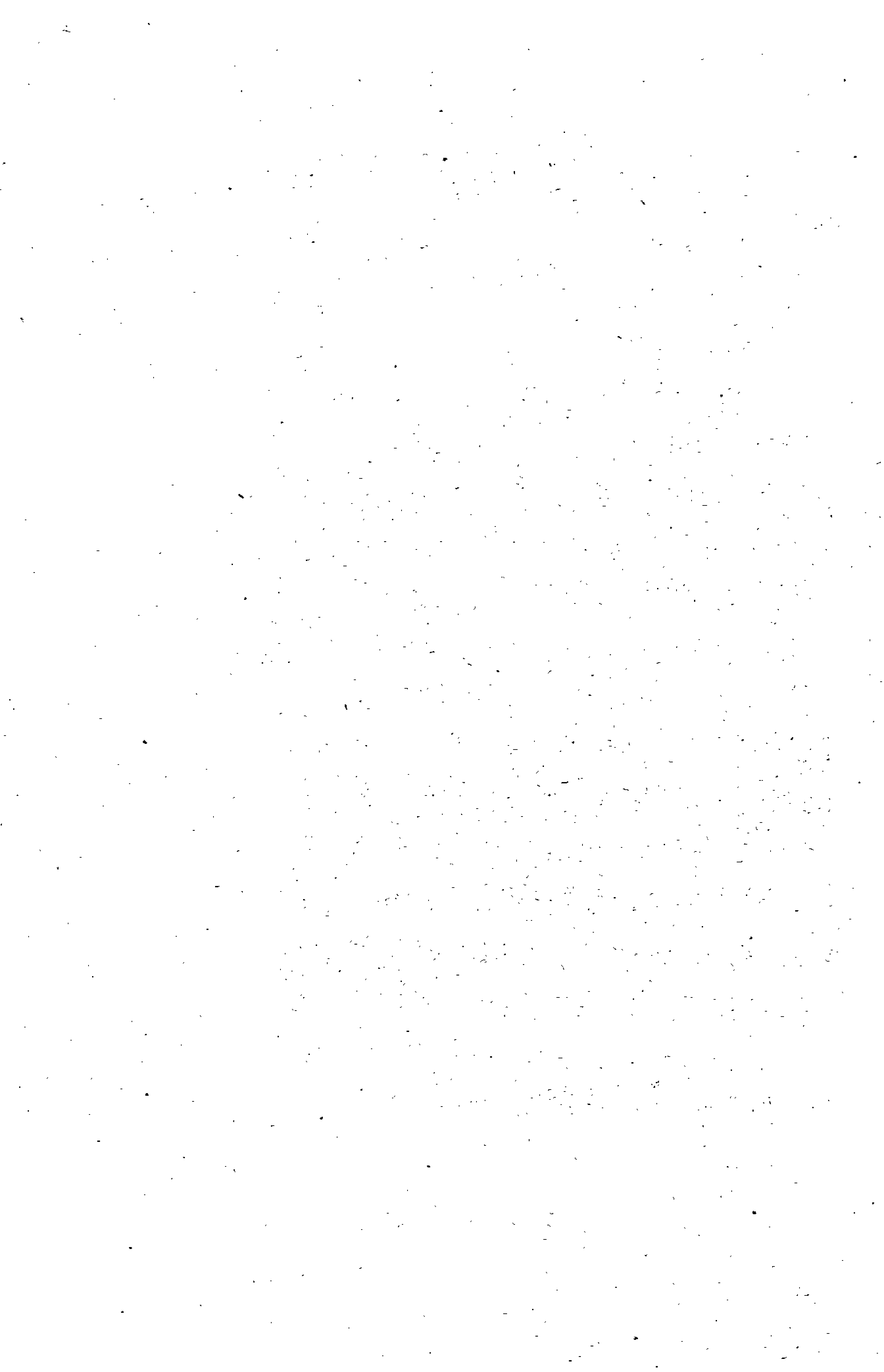
accident terrible n'eut terminé sa vie : cet accident fût causé par cette sorte d'admiration d'elle-même qui l'occupait sans ces se.

Elle était entrée dans la chambre de sa mère. En furetant de côté et d'autre elle aperçut, sur la cheminée, un beau collier de perles et des boucles d'oreilles de diamants : il fallut aussitôt assayer cette parure ; il était nécessaire de voir si cela irait bien à sa figure. Elle se plaça devant la cheminée, où il y avait un grand feu, et, en se haussant sur les pieds, elle parvint à se voir dans la glace. Elle mit le beau collier de perles, elle plaça à ses oreilles les boucles de diamants, elle se regarda dans toutes les positions, cela lui allait à ravir. C'était

vraiment bien dommage que sa maman ne voulût pas se défaire de ces bijoux en sa faveur.

Tandis que la petite sotte était à s'admirer et à se sourire gracieusement, le feu prit à sa robe, qui était de coton, et gagna en une minute ses autres vêtements. Dès qu'elle s'en aperçut, elle fit des cris épouvantables ; on accourut à son secours ; mais il n'était plus temps ; le feu la couvrait entièrement, et ne fit de tout son corps qu'une plaie horrible. elle expira dans des tourments affreux, servant, par sa mort funeste, d'avertissement aux enfants étourdis qui jouent trop près du feu.







LES TROIS IMPRUDENTS

ET LE JEUNE HÉROS.

CHAQUE année voit périr un grand nombre d'enfants imprudents qui s'aventurent sur la glace que le froid n'a pas encore assez épaissie. Je voudrais préserver quelques-uns de ces petits étourdis d'une mort aussi cruelle; et quoique j'aie déjà parlé des dangers que l'on court sur la glace, je

vais revenir sur ce sujet, et raconter une historiette qui fera peut-être quelque impression sur mes jeunes lecteurs. J'ai d'autant plus de plaisir à la rapporter, cette historiette, qu'il est question d'un jeune garçon qui joue un rôle vraiment admirable. Avant de commencer, je dois prévenir que ce récit est de la plus grande vérité.

Pendant l'hiver de 1786, le troisième jour des fêtes de Noël, trois enfants jouaient sur un grand bassin qui est en face de l'Orangerie, à Versailles. Ce bassin n'était pas encore assez gelé ; la glace fléchissait légèrement sous les pieds des trois enfants, qui n'en faisaient que rire. Parmi les nombreux spectateurs qui se tenaient sur le bord du bassin, une per-

sonne, sans doute bien peu raisonnable, s'avisa de lancer sur la glace un bâton, qui glissa très-loin, et défia les malheureux enfants de l'aller chercher. Excités par ce cruel défi, ils s'élancèrent tous trois ensemble : mais leur poids rompit tout à coup la glace, et ils disparurent sous cette glace même. Ils étaient perdus, si personne ne courait à leur secours ; et parmi les spectateurs, il ne se trouva, en effet, personne qui eût assez de courage pour tenter de les sauver.

Pendant que chacun déplorait leur malheur, arrive un autre enfant, qui, une minute auparavant, jouait à la boule aux environs ; il s'informa de ce qui s'est passé, et s'écrie aussitôt : « *Puisque je suis leur aîné, je veux tenter de les*

sauver. « Connaissant toute la grandeur du péril, et décidé à y succomber s'il ne pouvait réussir, il met un genou en terre, élève son cœur à Dieu, et le voilà sur la glace, en veste et en sabots. C'était un pauvre apprenti cordonnier que l'on appelait *Joseph Chrétien.* A peine a-t-il fait la moitié du chemin, que son pied gauche s'enfonce, et il ne le retire qu'en y laissant son sabot. Ce petit accident l'intimide, mais ne l'arrête pas. Arrivé au trou, il s'y plonge courageusement en se recommandant encore une fois à Dieu. Près de saisir un des trois malheureux, il se sent arrêté par le pied droit, et vivement mordu au pied gauche, dont les premiers doigts étaient à découvert. Il s'agite et se débat de toute

sa force, et, parvenu à se dégager le pied droit en abandonnant le sabot qu'il avait conservé, il profite de la liberté de ce pied pour dégager l'autre, en repoussant le visage de celui qui le mordait sans lâcher prise. Délivré de ce danger, et ne pouvant retenir plus longtemps sa respiration, il regagne l'ouverture et s'appuie sur la glace, presque sans connaissance.

Après avoir repris ses sens, jugeant que la glace ne pourrait porter deux personnes à la fois, il se met à la rompre, et parvient en peu de temps à s'ouvrir un passage jusqu'à la rive : ses mains étaient tout en sang ; il souffrait aussi beaucoup du pied gauche ; mais ni ses douleurs, ni le souvenir du danger qu'il a couru, ne peuvent le rebuter. Il s'éloi-

gne du bord en nageant, plonge une seconde fois. En moins d'une minute on le voit reparaître avec un des infortunés, qu'il a le bonheur d'amener à terre sain et sauf. Ce premier est celui qui, ne pouvant se servir de ses mains engourdies par le froid, l'avait saisi avec ses dents par les doigts du pied. Il replonge une troisième fois, et retire le plus jeune, âgé de onze ans. Encouragé par ces succès, il court chercher le troisième, beaucoup plus gros que lui, et le même qui s'était cramponné à son habit. Il le trouve au fond de l'eau, le saisit par les cheveux, le traîne, et ne découvrant pas assez vite l'ouverture, il s'efforce de percer la glace à coups de tête, mais inutilement. Déjà les spectateurs désespéraient

de le revoir ; lui-même se croyait perdu au moment qu'il aperçoit le passage et s'y sauve avec sa proie. Il avait le derrière de la tête ensanglanté.

Le salut de ces trois enfants fut l'ouvrage de trois quarts d'heure. Ils furent malades pendant quelques jours : mais leur libérateur, faute de prudence et de secours, le fut beaucoup plus longtemps.

Ce pauvre enfant, après avoir bu pour un sou d'eau-de-vie, qu'il fut obligé de prendre à crédit, rentra chez son bourgeois, où, en faveur de son zèle pour l'humanité, on lui fit le sacrifice d'un fagot pour fondre les glaçons qui pendaient à ses cheveux ; ensuite il sortit, encore tout mouillé dans l'espoir de se

faire dédommager de la perte de son chapeau et de ses sabots, restés dans la pièce d'eau. Il alla chez le père d'un des enfants qu'il avait arrachés à la mort, et qu'on avait dit être le moins pauvre ; il en obtint douze sous. Le premier usage qu'il fit de ce trésor fut de courir payer l'eau-de-vie qui avait rendu la chaleur à son sang ; mais la bonne marchande, instruite de l'aventure, refusa son argent. Rentré chez le maître cordonnier, avec un violent mal de tête et avec la fièvre, il se mit au lit et y resta huit jours.

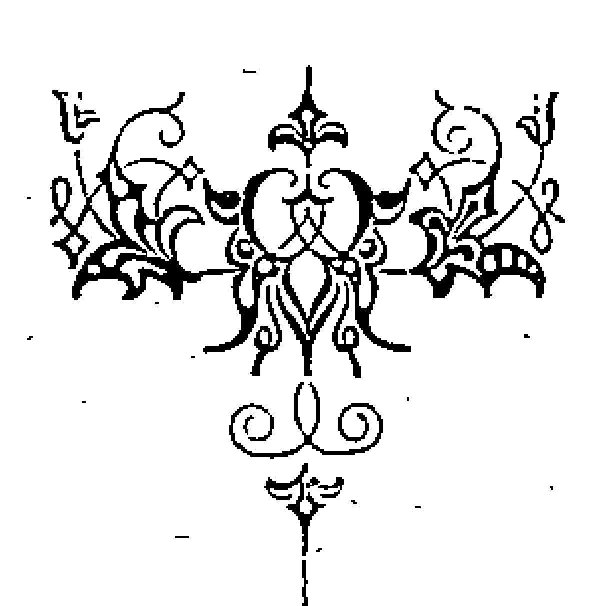
Je me plais à rapporter en détail l'histoire d'un si beau dévouement qui fut fait sans prétention et sans autre espoir que de sauver des malheureux qui périssaient.

Bien rétabli, Joseph Chrétien se remit à son travail, et ne pensait peut-être plus à ce qu'il avait fait, lorsqu'un grand seigneur l'envoya chercher. Chrétien, un peu timide, ne se rendit qu'avec une sorte de répugnance à cette invitation. Le seigneur l'interrogea, et, charmé de le trouver aussi modeste que sensé, il lui fit présent d'un vêtement complet, dont il avait grand besoin, et de quelque argent. Il n'en resta pas là, il fit partout le récit de l'action héroïque de cet enfant. Ce récit vint jusqu'aux oreilles du roi : c'était Louis XVI qui régnait alors. Ce prince, frappé du contraste qui se trouvait entre un si beau dévouement et l'âge de celui qui en avait été capable, crut devoir le récompenser d'une ma-

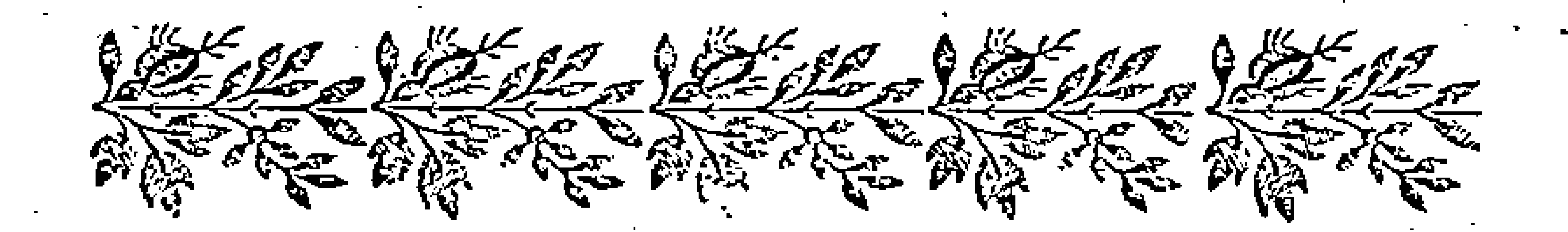
nière qui en laissât un long souvenir : il fit frapper une médaille d'or, qui portait le nom du héros et la date de l'évènement. Le ministre du palais attacha lui-même cette décoration à la boutonnière de l'habit du jeune cordonnier. Le roi et la reine se firent ensuite amener cet enfant, et lui donnèrent les louanges qu'il méritait.

Je me plais, mes chers enfants, à vous détailler ce récit : il s'y trouve une double leçon dont vous devez profiter : évitez l'imprudence des trois enfants qui se hasardèrent sur une glace fragile, et, dans l'occasion, montrez le courage de celui qui les sauva. Autant il est ridicule, et même blâmable d'exposer ses jours inutilement ou par vanité, autant il est

beau et digne d'un être humain et religieux de braver la mort pour en préserver son semblable.







LA VITRE CASSÉE.

PLAN ! plan ! plan ! je bats le tambour, moi, disait le petit Longchamp en frappant sur les carreaux de la fenêtre. Écoutez bien ; on dirait que ce sont des soldats qui passent. Plan ! plan ! plan...

— Mon petit ami, dit un monsieur qui traversait la pièce où se trouvait Longchamp, vous frappez trop fort, vous casserez les carreaux.

— Oh ! que non, monsieur, je bats le tambour ; plan ! plan ! plan ; c'est bien joli, ça !

Son papa vint aussi à passer : « Eh bien, monsieur, que faites-vous là ? avez-vous envie de casser les vitres ?

— Non, papa ; » et Longchamp cessa aussitôt de frapper sur les carreaux. Mais, dès que son papa fut sorti, il recommença à petits coups, bien doucement, pour qu'on ne l'entendit pas, puis plus fort, puis tout comme auparavant ; et il chantait sa chanson : Plan ! plan ! plan !...

Arrive la bonne : « Comment ! monsieur, c'est vous qui faites tout ce bruit-là ? »

— Qu'est-ce que cela vous fait ! dit le

petit malhonnête, si je veux faire du bruit, moi ?

— Mais vous casserez les carreaux.

— Cela ne vous regarde pas ; ils ne sont pas à vous, les carreaux.

— Si votre papa pouvait vous entendre, vous savez bien ce qu'il vous en reviendrait : finissez donc, ou je vais l'avertir.

— Je ne veux pas finir ; et il frappait plus fort que jamais.

— Mais il va casser les carreaux et il se blessera ; monsieur Longchamp, finissez, ou j'appelle votre papa.

— Laissez-moi tranquille. »

Comme il disait ce *laissez-moi tranquille,* avec colère, il donna un grand coup de poing dans le carreau. Le car-

reau se cassa en plusieurs morceaux ; le poing, lancé avec force, ne s'arrêta que sur des morceaux de verre, et les doigts et le poignet de l'enfant furent coupés en vingt endroits différents.

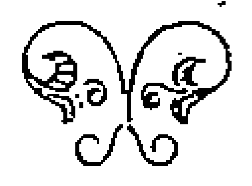
Quand il vit son sang sortir de tous côtés et couvrir sa main, il jeta des cris perçants. Sa mère, qui était dans une pièce voisine, accourut tout effrayée, mais elle contint sa pitié, quand elle sut d'où venait le mal : elle prit en silence la main blessée, étancha le sang, examina s'il ne restait point de verre dans les blessures, les pansa ; et quand elle eut fini, elle dit avec sévérité à l'enfant qui continuait de pleurer :

« Monsieur, je vous prie de vous taire : je vous ai donné les secours qui

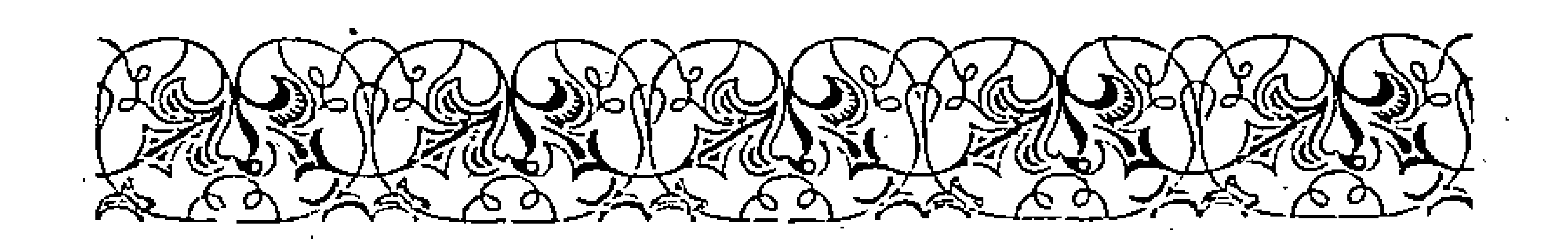
vous étaient nécessaires, mais vous ne méritez point que je vous plaigne. Le mal que vous avez vient de votre faute ; il fallait écouter le sage conseil que l'on vous donnait.

— Mais, maman, cela me fait du mal.

— Je le crois, mais vous devez vous trouver encore fort heureux d'en être quitte pour si peu de chose, car vous pouviez vous estropier pour toute votre vie. Allez donc, votre désobéissance me fait plus de peine que l'accident qui vous est arrivé. »







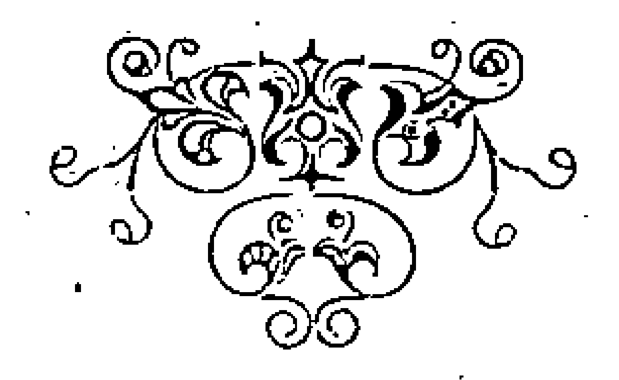
LES ÉPINGLES.

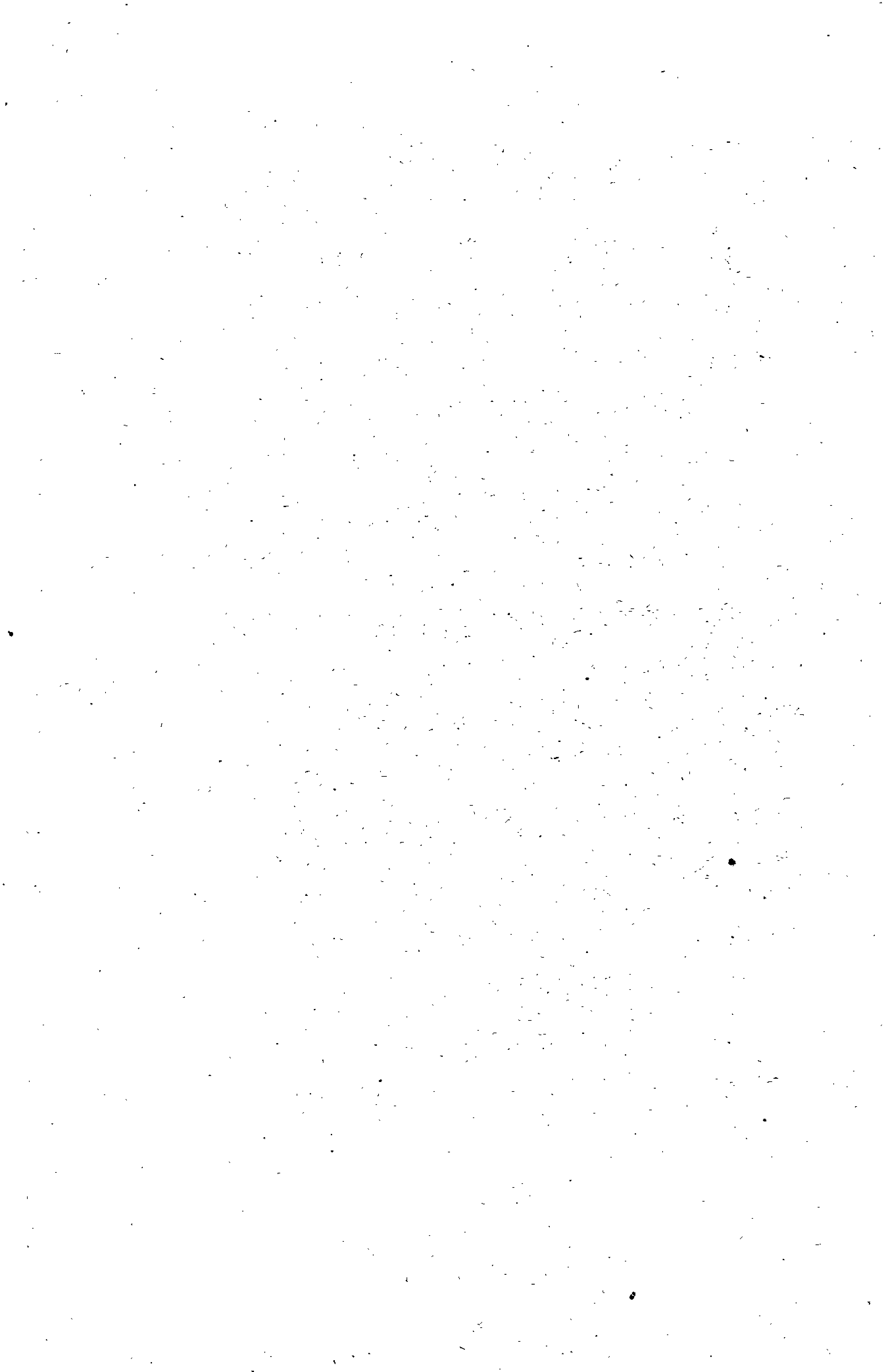
La plupart des enfants ont la mauvaise habitude de mettre des épingles dans leur bouche. C'est un double tort : d'abord ces épingles peuvent être sales, couvertes de vert-de-gris, ce qui leur ferait beaucoup de mal ; ensuite, dans un moment d'oubli, ou par l'effet d'une grande surprise, ils peuvent les avaler, ce qui leur causerait la mort. Voici à ce sujet une petite historiette racontée par notre

bon ami Berquin : vous l'avez peut-être déjà lue, mes enfants, mais vous ferez bien de la relire, si cela peut servir à vous corriger.

« Georges de Valcourt jouait avec une petite demoiselle à qui croiserait le premier deux épingles en les poussant du bout du doigt l'une contre l'autre sur la table. N'ayant point de pelote, comme la petite demoiselle, pour y piquer les épingles qu'il gagnait, il s'avisa de les mettre dans sa bouche. Dans le même instant, un gros chien, qu'il avait accoutumé à jouer avec lui, entra dans la chambre sans être aperçu, et vint lui poser, par derrière, ses deux pattes sur les épaules. Georges qui ne s'y attendait pas fut tellement saisi de frayeur, que

les épingles qu'il avait dans la bouche lui tombèrent dans le gosier, où elles se mirent en travers. Plus il faisait d'efforts pour les vomir, plus elles s'enfonçaient profondément. Le chirurgien qu'on envoya chercher eut beau faire jouer ses instruments, il ne fut jamais possible de retirer les épingles. Georges, après avoir souffert les plus cruelles douleurs, mourut au bout de six jours, en laissant un père et une mère, qui l'aimaient, dans la désolation d'avoir perdu l'unique objet de leur tendresse.







LE DOSSIER DU FAUTEUIL.

NOTRE ami Berquin raconte une autre aventure de ce pauvre Georges, arrivée quelque temps avant sa mort. Comme il était fort étourdi et qu'il ne prévoyait jamais les dangers auxquels il s'exposait, il s'avisa un jour de se suspendre au dossier d'un fauteuil sur lequel sa maman était assise. Sa maman s'étant levée tout à coup, le poids du corps de Georges entraîna le

fauteuil, qui se renversa si rudement sur lui, qu'il tomba en arrière, et se fit à la tête un grand trou, pour lequel il fallut le saigner trois fois dans la même journée.



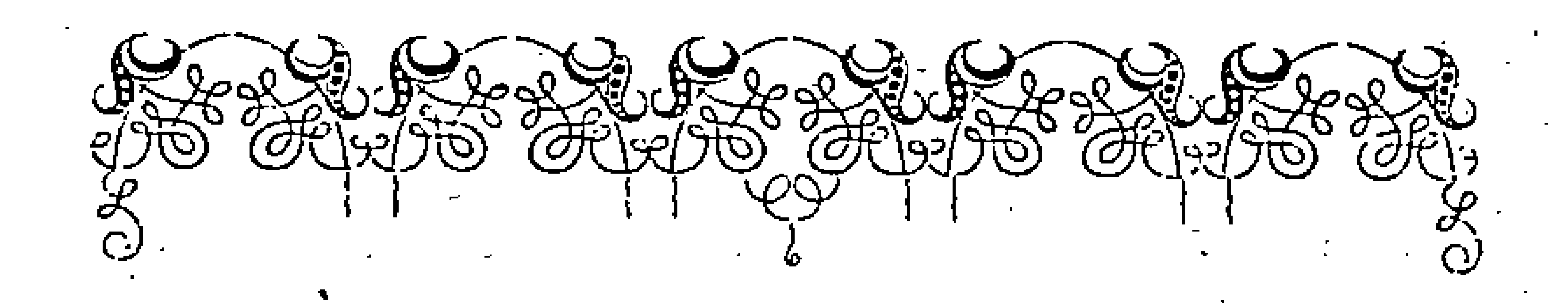


IL TOMBE DE DESSUS LES MEUBLES.

ANTONIN n'était jamais plus content que lorsqu'il était grimpé quelque part, sur une chaise, sur un meuble, une fenêtre, un mur, un rocher, ou un arbre. De là il regardait avec satisfaction tout ce qui se trouvait au-dessous de lui ; il se croyait grand. Il ne faut pas demander combien de fois il était tombé, combien de fois il s'était blessé ; cela lui était arrivé

si souvent qu'il n'y pensait plus ; il ne pensait pas davantage aux nombreuses défenses qu'on lui avait faites ; sa désobéissance était devenue une habitude. Dieu l'en punit sévèrement.

Un jour il mit un tabouret sur une chaise, puis il monta dessus. Il avait cent fois grimpé sur des arbres sans se faire aucun mal, cette fois-ci il ne fut pas aussi heureux : le tabouret glissa, l'enfant tomba à la renverse, se frappa rudement à la tête, eut un abcès et en mourut.



LES LATRINES.

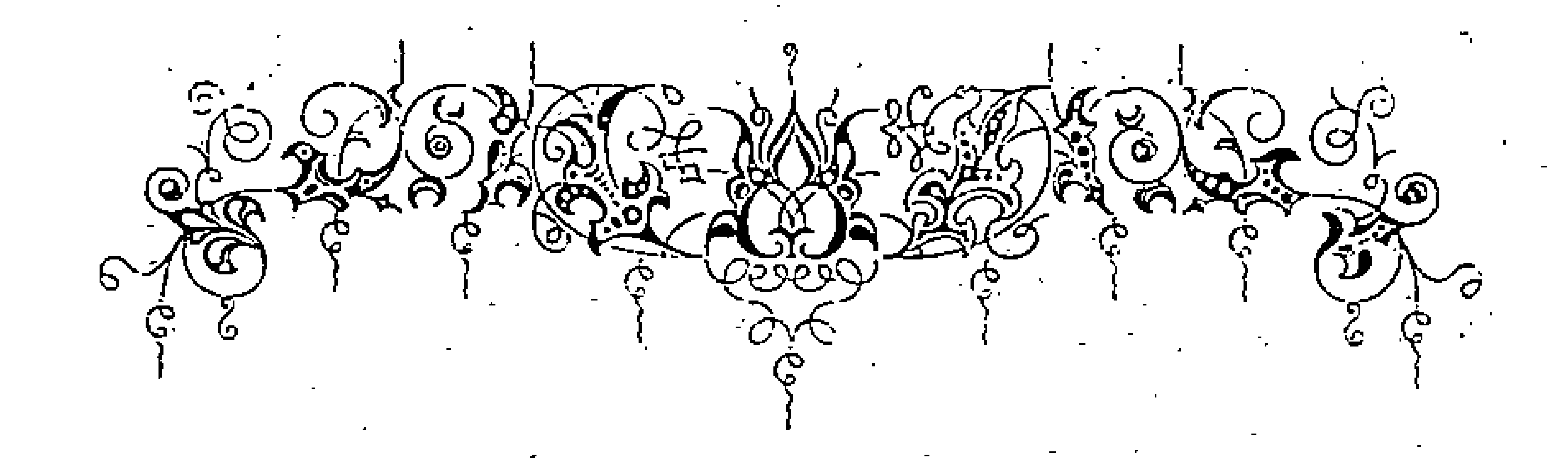
Un petit étourdi allait aux latrines et montait dessus sans précaution. Un de ses pieds entre dans la lunette, l'autre le suit, et voilà mon imbécile dans les commodités... Pas tout à fait, cependant : il eut l'esprit d'étendre les bras et de se retenir aux bords de la lunette. Cela fut bien heureux ; car si le tuyau eût été plus large, et qu'il n'eût pas eu le temps ou la possibilité de se soutenir dans sa chute

il eût été perdu sans ressource. Ses cris attirèrent quelqu'un : on le retira de son trou, vous jugez dans quel état, je vous en épargne la description. J'aurais même voulu ne point vous parler de pareilles choses ; mais le danger se trouve là comme ailleurs, et j'ai cru devoir vous l'indiquer.

Je profiterai même de l'occasion pour vous parler d'un autre danger que vous ne pouvez soupçonner. Dans les fosses d'aisance se forment assez souvent des vapeurs que l'on nomme moffette ; il ne faudrait qu'une étincelle pour enflammer ces vapeurs : alors elles produiraient l'effet de la poudre à canon ; elles détonneraient avec bruit, ébranleraient les murs, et occasionneraient quel-

que malheur. Une personne qui avait laissé tomber quelque chose dans les latrines, s'avisa d'allumer un papier à la chandelle, et de le jeter dans la fosse pour en éclairer l'intérieur : au même moment une violente détonation, accompagnée de flammes bleuâtres, fit crever la fosse et trembler la maison ; la personne qui avait jeté le papier fut repoussée avec force hors du cabinet, très-heureuse que la porte se fût trouvée ouverte ; car elle aurait été brisée contre cette porte, ou étouffée dans l'enceinte trop étroite du cabinet. Ainsi, mes enfants, prenez garde, quand vous porterez une lumière, de ne pas la laisser tomber dans le tuyau : cette maladresse pourrait vous coûter la vie.

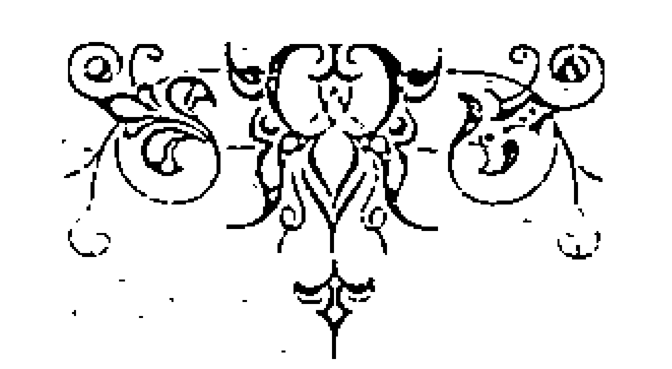




LA CORNE DE BOEUF.

Un petit bonhomme, plus hardi qu'il n'est nécessaire, tourmentait un pauvre bœuf qui ne demandait que la tranquilité. A la fin, le bœuf se fâcha, baissa la tête, donna un coup de corne, saisit le petit bonhomme par le derrière de son vêtement, l'enleva en l'air et le fit sauter à quelques pas de là. Heureusement que l'enfant retomba sur une meule de foin :

il en fut quitte pour un étourdissement et la peur ; mais il gagna à cet incident plus de prudence, et ne s'avisa plus de tourmenter les animaux qui peuvent se venger. Je souhaite que sa dangereuse expérience soit utile à d'autres imprudents.





LE FUSIL.

Monsieur de Linval revenait de la chasse, et avait mis son fusil sur une terrasse, avec l'intention de le nettoyer et de le décharger avant de le couvrir de son fourreau. Il devait s'en occuper tout de suite; malheureusement quelqu'un le demanda et le retint près d'une heure.

Dans cet intervalle, son fils Félix,

qui furetait de côté et d'autre, vint sur la terrasse, vit le fusil et le saisit avec joie. « Bon ! s'écria-t-il, je vais faire l'exercice avec le fusil de papa ! » Et puis : Portez armes ! Présentez armes ! chargez armes ! Vous eussiez dit qu'il y avait toute une compagnie sur la terrasse. Malheureusement on ne fit pas attention au jeu dangereux qui l'occupait. Sa sœur seule, qui avait un an de plus que lui, vint se promener dans le jardin, au-dessous de la terrasse. Dès qu'elle le vit, elle l'engagea à remettre le fusil où il l'avait pris. Il se moqua d'elle. « Je vois bien que tu n'es qu'une fille, lui dit-il, la vue d'un fusil te fait peur ; mais moi, je suis un homme : un jour je serai peut-être militaire, capitaine au moins.

Tiens regarde, cela me connaît ! Portez armes ! chargez armes ! en joue ! prends garde à toi. »

Et le petit imprudent dirigeait le canon du fusil sur sa sœur qui, tout effrayée, lui criait : « Mon frère ! mon frère ! je t'en prie, ne fais pas cela ! »

La pauvre petite courut se cacher derrière un groseillier. Son frère riait aux éclats en lui criant toujours : « Prends garde à toi ! prends garde à toi ! »

Au milieu de sa gaieté, il ne fit pas attention qu'il pressait la détente : le fusil partit tout à coup, et dans le même instant, la petite fit un grand cri et tomba par terre. Félix, aussi épouvanté que s'il eût reçu le coup lui-même, laissa

tomber l'arme fatale. On accourut dans le jardin pour savoir ce qui s'était passé.

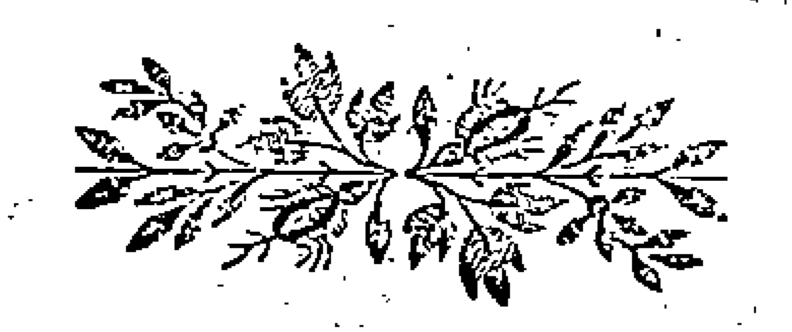
Madame de Linval, plus inquiète que les autres, fut la première qui aperçut sa fille étendue par terre et couverte de sang ; elle la prit dans ses bras, en poussant des cris de douleur, en l'appelant par les noms les plus tendres. Comme la petite ne pouvait répondre, on crut qu'elle était morte. Un chirurgien, qui avait été appelé, dit qu'elle n'était qu'évanouie ; et en effet elle reprit ses sens quelques moments après. On examina ses blessures ; le fusil n'était chargé que de petit plomb ; et la charge, en passant à travers le groseillier, avait éte affaiblie, de manière que l'enfant, quoique baignée dans son sang, n'était

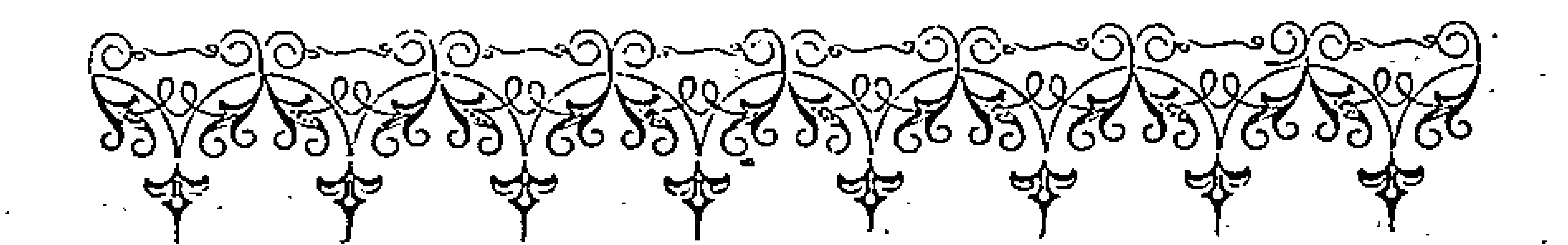
cependant que légèrement blessée : le plomb s'était dispersé et arrêté sous la peau ; elle fut néanmoins malade pendant quelque temps, et peut-être plus de la frayeur qu'elle avait éprouvée que des blessures qu'elle avait reçues.

Félix, à qui l'on n'avait pas songé dans les premiers moments de trouble, se présenta tout tremblant devant son père, et tomba à ses pieds en pleurant. « Monsieur, lui dit avec sévérité M. de Linval, vous avez presque tué votre sœur : je vois votre repentir, je ne vous dirai rien : souvenez-vous toute votre vie de l'évènement d'aujourd'hui. Retirez-vous. »

Et moi, mes enfants, je vous engagerai aussi à vous souvenir de cet évènement, afin que vous ne soyez jamais

tentés de toucher à des armes ou à quelque autre objet dangereux pour vous ou pour les autres.





LA RAMPE DE L'ESCALIER.

Une petite fille criait de toutes ses forces : on courut à son secours. Savez-vous ce qui lui était arrivé ? La petite sotte avait passé sa tête entre les barreaux de la rampe de l'escalier, pour voir en bas : heureusement que les barreaux étaient très-près les uns des autres, car elle aurait passé à travers et se serait tuée en tombant de l'étage où elle se trouvait jusqu'au rez-

de-chaussée; mais ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsqu'elle voulut se retirer, sa tête se trouva trop grosse et qu'il fallut rester là. C'était bien fait; pourquoi allait-elle s'y fourrer? Son papa, très-mécontent de ce qu'elle avait fait, après s'être assuré que le reste du corps ne pouvait point passer, dit à la bonne:

« Restez là; mais je vous défends de lui aider à se retirer. Qu'elle s'arrange comme elle pourra, je veux qu'elle se souvienne que sa mère lui avait défendu de regarder à travers ces barreaux. »

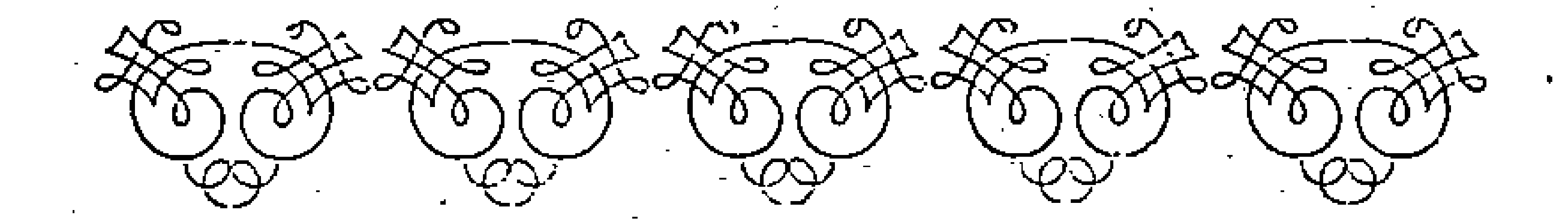
On laissa donc la petite fille comme elle était; elle continua de crier; quand elle eut bien crié, elle songea à débarrasser elle seule sa tête; elle s'y prit de toutes les manières, enfin elle en vint à

bout, mais ce ne fut pas sans déchirer une oreille, et sans se donner le torticolis. Je puis vous assurer que depuis lors il ne lui prit plus envie d'aller regarder par les barreaux de la rampe.

Ceci me rappelle la triste aventure d'un écolier qui, étant en vacance chez ses parents, prenait plaisir à monter à cheval sur la rampe de l'escalier, et à se laisser glisser ainsi depuis le haut jusqu'en bas. Il perdit l'équilibre, tomba d'une hauteur considérable, et se tua sur la place.







L'ÉPINGLE DANS LA SOUPE.

Amélie avait coutume de placer à sa robe, devant elle, toutes les épingles qui ne lui étaient pas utiles pour le moment. Son papa lui dit : « Amélie, place tes épingles ailleurs, ou bien aie soin de les détacher, avant de te mettre à table, car il pourrait en tomber quelqu'une dans ton assiette, et tu l'avalerais avec ton manger. »

Amélie ne fit pas attention à l'obser-

vation de son père, et ce qu'il lui avait prédit arriva : un jour elle avala une épingle dans une cuillerée de soupe. Elle fut sur le point de périr, et l'on ne put la sauver qu'en la faisant souffrir horriblement, et en déchirant sa gorge avec toutes sortes d'instruments.





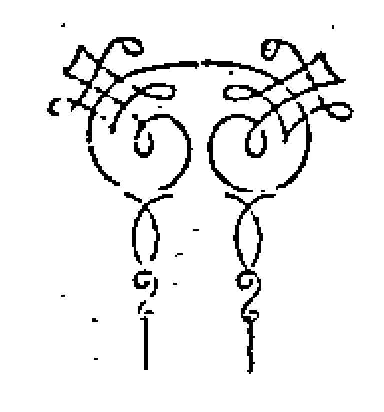
L'ÉPINGLE SUR UNE CHAISE.

Il y avait un enfant très-méchant qui imaginait toutes sortes de moyens de faire du mal à ses camarades ; il regardait cela comme des plaisenteries. Un jour il enfonça une épingle, la pointe en l'air, dans une chaise ; puis il appela sa sœur et l'invita à s'asseoir. Celle-ci qui connaissait la méchanceté de son frère, se défia de sa politesse, et se retira. Le petit vaurien, n'ayant pu réussir dans son dessein,

oublia l'épingle, et alla chercher ailleurs l'occasion de faire quelque autre malice. Il fut cependant exact à l'heure du dîner. Son père et sa mère étaient placés à la table quand il entra ; il prend une chaise et s'empresse de s'asseoir aussi ; mais tout a coup il pousse un grand cri qui répand l'alarme dans la maison. On lui demande ce qu'il a ; il se plaint, il pleure, mais il n'ose avouer la cause de sa douleur. Sa sœur, qui s'était approchée et qui avait examiné la chaise, remarque l'épingle qui était enfoncée dans la paille. « Mon frère ! mon frère ! crie-t-elle, c'est l'épingle sur laquelle tu voulais me faire asseoir. » Le père, instruit par ces mots, lance un regard d'indignation sur son fils, et or-

donne qu'on l'emporte pour le faire panser loin de ses yeux.

Il se trouva que l'épingle avait fait une blessure très-dangereuse : on appela un habile chirurgien ; on eût le plus grand soin de l'enfant, mais quoique l'on craignît pendant quelque temps qu'il ne fût estropié, et quoiqu'il souffrît beaucoup, personne ne le plaignait. « C'est une justice de Dieu, lui disait-on, le mal que vous vouliez faire à autrui est retombé sur vous : le méchant doit souffrir en silence. »







LA PEUR.

Monsieur Duvivier passait avec ses deux enfants dans une rue ; un groupe de monde attira leur attention ; ils s'y mêlèrent et virent un jeune homme étendu sur le pavé, sans aucune connaissance de ce qui se passait autour de lui : il avait les yeux à moitié ouverts, les dents serrées, et la bouche pleine d'écume ; il se raidissait de temps en temps avec un effort si considérable

que deux hommes avaient bien de la peine à le contenir ; il se frappait la tête contre les pavés d'une manière qui faisait trembler pour sa vie. Cet état affreux dura environ une demi-heure ; il redevint calme insensiblement et reprit ses esprits. Une vieille femme, qui pleurait auprès de lui, soutenait sa tête sur ses genoux, et lui parlait avec tendresse : c'était sa mère. Quand il se leva, il s'appuya sur le bras de sa mère, et s'éloigna avec elle.

M. Duvivier les suivit, et liant peu à peu la conversation, il demanda à la bonne femme d'où venait un mal aussi horrible. « Hélas ! monsieur, répondit la femme, cela lui vient d'une peur que lui causèrent ses camarades lorsqu'il n'avait guère que douze ans. Un soir, à la

nuit close, qu'il était obligé de passer à travers le cimetière du village que nous habitions, il vit tout à coup un grand fantôme se lever et ouvrir les bras pour le saisir : ce fantôme avait les yeux et la bouche enflammés, et un long drap blanc qui lui couvrait tout le corps. A cet aspect, mon fils fut saisi d'une frayeur si grande qu'il tomba évanoui.

» Le fantôme, qui le crut mort, se débarrassa aussitôt de son drap, jeta la boîte qui lui servait de tête, et dans laquelle il avait placé une lumière, laquelle brillait par trois trous qui formaient les yeux et la bouche. Ce fantôme était un des amis de mon fils, qui, réuni à quatre ou cinq autres jeunes gens, avait imaginé de l'effrayer pour se moquer

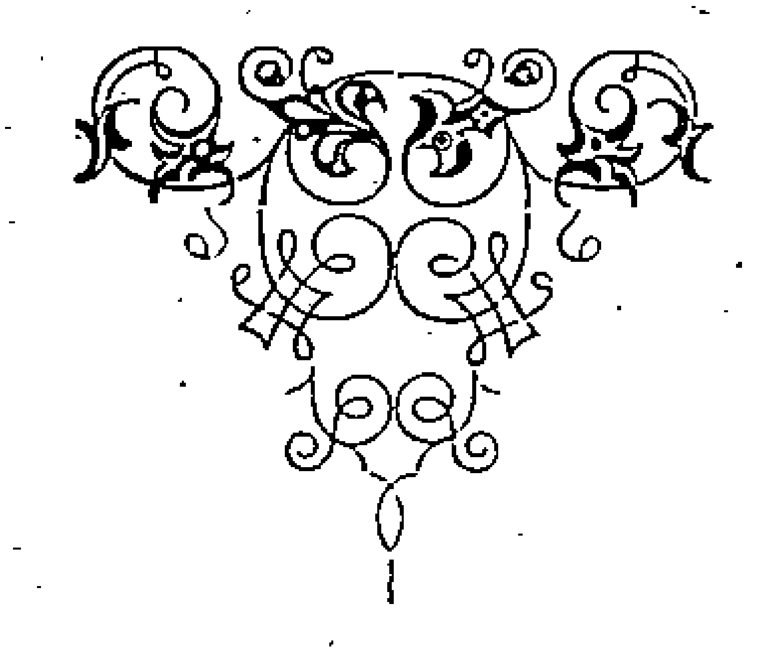
ensuite de lui. Ils ignoraient quelles devaient être les terribles suites de ce jeu condamnable. Ils prirent mon fils dans leurs bras, et, après avoir inutilement tenté de le faire revenir de son évanouissement, ils l'apportèrent chez moi, en pleurant et en avouant leur faute.

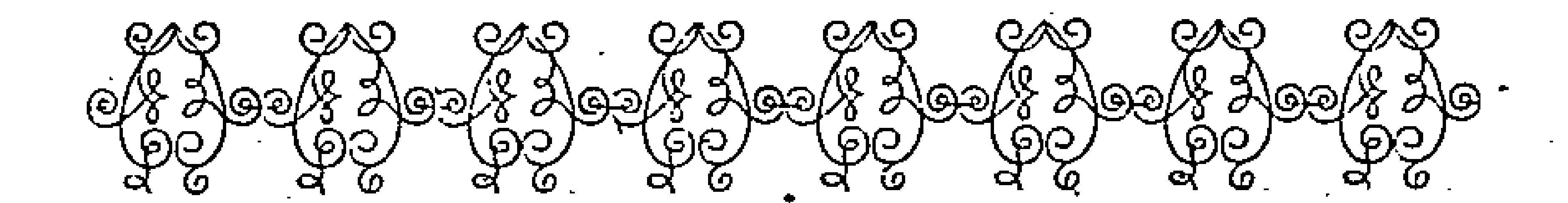
» Mon pauvre fils ne reprit ses sens que pour paraître dans un état plus effroyable encore : la crainte et l'égarement étaient dans ses yeux ; il poussait des cris étouffés, et semblait vouloir fuir quelque objet terrible : l'idée du fantôme était sans cesse dans son esprit. Il resta plusieurs jours et plusieurs nuits dans cet état d'épouvante continuelle. Enfin, après un long sommeil, il fut plus tranquille et se rétablit; mais il ne fut pas

entièrement guéri : la forte émotion qu'il avait reçue ébranla tous ses nerfs si violamment, qu'il eut une maladie cruelle que l'on appelle l'*épilepsie ;* elle se fait sentir de loin en loin, et vous venez d'en voir un accès. Voilà ce qu'a produit la peur.

» Ah ! mes petits amis, poursuivit la bonne femme en remarquant que les enfants de M. Duvivier l'avaient écoutée avec beaucoup d'attention, gardez-vous d'imiter les amis de mon fils ; cherchez d'autres amusements ; la peur est quelquefois bien dangereuse ; et si elle ne produit pas toujours des effets aussi terribles que ceux dont vous venez d'être témoins, elle n'est jamais sans faire quelque mal, et ce n'est pas s'amuser

que de faire du mal à autrui, c'est se montrer méchant. Je suis donc bien sûre, maintenant que vous êtes avertis du danger d'effrayer vos camarades, que jamais vous ne prendrez ce barbare plaisir. »





LES MOUCHES A MIEL.

Colin, monsieur permet que tu ailles te promener dans son jardin : mais ne va pas toucher aux ruches des mouches à miel que tu vois contre le mur. Les mouches à miel sont armées d'un petit aiguillon qui pique vivement, et qui fait enfler la partie qui a reçu la piqûre. Te voilà averti, ainsi ne fais point de sottises.

Colin était malheureusement bien propre à en faire ; c'était un petit nigaud qui prenait souvent le contre-pied de ce qu'on lui disait : il s'imaginait qu'on ne lui faisait peur des abeilles que pour l'empêcher de goûter à leur miel. « Voilà, disait-il, une bête bien dangereuse qu'une mouche qui n'est pas si grosse qu'un petit pois ! ils me parlent comme à un enfant ; mais je sais bien à quoi m'en tenir. »

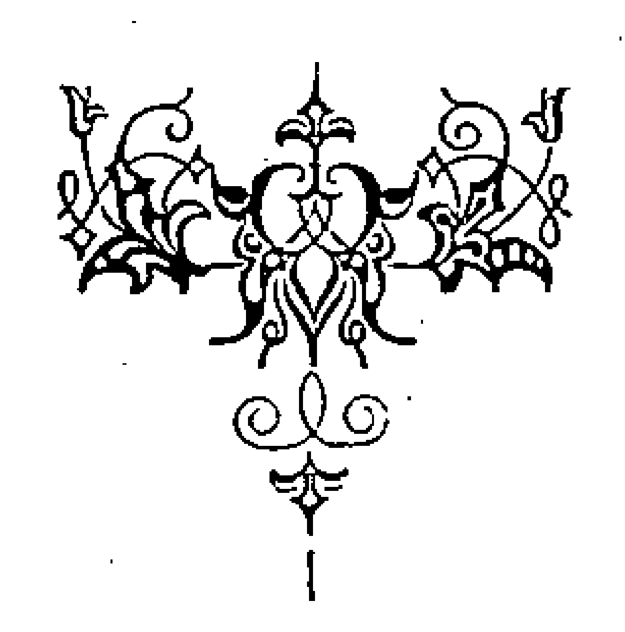
Avec cette belle idée, Colin fit un détour, se promena pendant quelques minutes, et se glissa ensuite le long du mur où les ruches étaient rangées. Il examina ; on ne voyait que quelques mouches entrer et sortir ; ce calme lui donna de la hardiesse : il forma le projet d'en-

foncer un bâton dans une ruche, persuadé qu'il en retirerait un peu de miel, et le miel était, après le sucre, ce qu'il aimait le plus au monde. Le voilà aussitôt à la besogne. À peine a-t-il passé le bâton par la petite porte de la ruche, qu'une multitude de mouches se précipitent dehors, voltigent autour de lui et se jettent sur sa tête. Au même instant il sentit mille aiguillons percer sa peau ; il s'enfuit en jetant de grands cris, mais les mouches vont aussi vite que lui et continuent de le piquer. Enfin, il court au salon, où la compagnie est rassemblée, et se cache sous un des oreillers du canapé. Tout le monde se leva à la vue du petit malheureux qu'environnait encore une quantité de mouches ; on les

dispersa, et on les chassa en jetant de l'eau en l'air. On s'occupa ensuite de Colin, on ôta de sa chevelure et de ses habits les abeilles qui s'y étaient attachées, et on lui lava, avec de l'eau et du vinaigre, les mains et le visage. Il souffrait horriblement : en quelques moments, il devint tout rouge et enfla beaucoup ; les douleurs furent même si vives, que l'on craignit pour sa vie : on le coucha, il eut la fièvre, et resta malade très longtemps ; fort heureux encore d'en être quitte à ce prix.

Je puis vous assurer qu'à partir de ce malheureux jour, il ne fut plus tenté d'aller chercher le miel dans les ruches : il eut même grand soin d'écouter les défenses qu'on lui faisait, et n'eut

plus la sottise de croire qu'on ne lui défendait une chose que pour le plaisir de le contrarier.





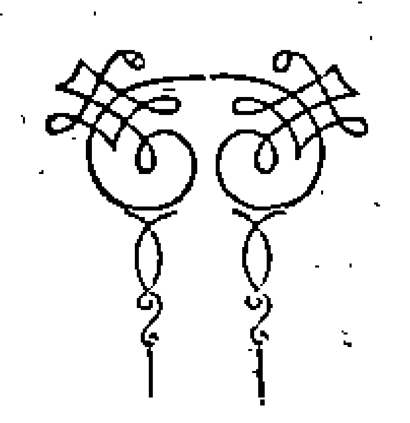


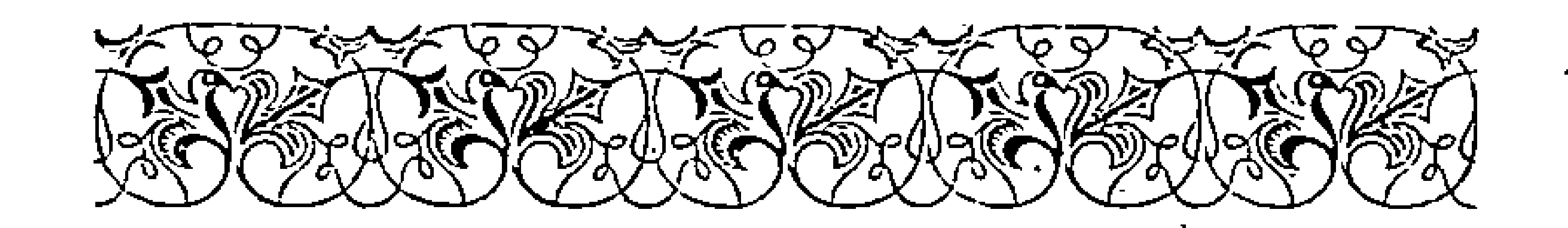
LE PUITS ET LA FENÊTRE.

BEAUCOUP d'enfants n'aperçoivent pas plutôt un puits, qu'ils courent regarder dedans : c'est un grand plaisir pour eux que de cracher dans l'eau pour faire des ronds. Cependant cela est très-malpropre et nuit à la santé : ils salissent l'eau dont on se sert pour les besoins ordinaires de la vie, et s'épuisent l'estomac par une salivation forcée ; mais ce qui est plus dangereux c'est que souvent,

en se baissant, une partie du corps emporte l'autre, et qu'ils tombent au fond du puits. Le moindre mal qui puisse leur arriver dans une pareille chute est de se blesser grièvement : plus souvent ils se tuent ou se noient.

Ainsi, mes enfants, gardez-vous de vous pencher sur le bord du puits. Je vous donnerai le même avis au sujet de la fenêtre ; il y a autant de danger d'un côté que de l'autre.





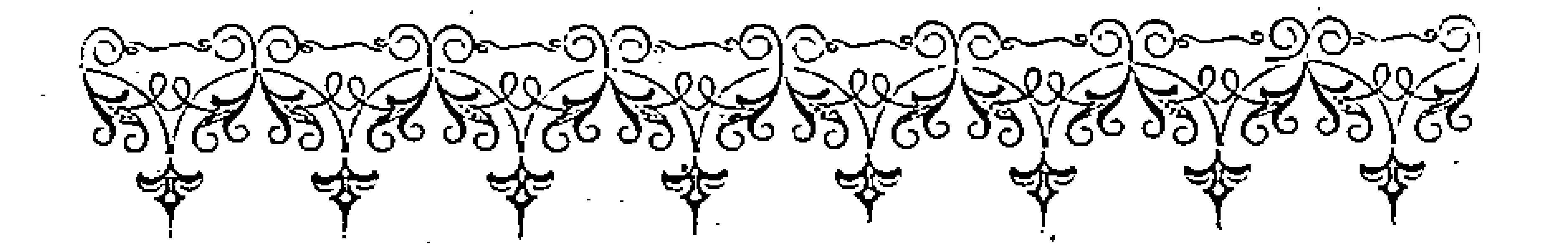
LES OUTILS DU CHARPENTIER

ET L'ÉCHELLE DU MAÇON.

Un charpentier travaillait dans une cour, il équarrissait à coups de hache une grosse poutre. Julien l'avait bien examiné et brûlait d'envie d'essayer la hache. Dès que le charpentier fut parti pour dîner, le petit imprudent descendit dans la cour, regarda autour de lui pour savoir s'il n'était pas vu, monta sur

la poutre, prit la hache, la leva au-dessus de sa tête, réunit toutes ses forces pour enlever un copeau qu'il pût montrer comme un effet de son adresse et de sa vigueur. Malheureusement l'adresse ne répondit pas au désir : la hache tomba sur son pied, et le fendit en deux parties. Je vous laisse à penser quels furent ses souffrances et ses cris : on le porta dans son lit ; on appela le plus habile chirurgien du canton : mais ses soins n'empêchèrent pas qu'il ne restât estropié pour le reste de sa vie.

Un autre enfant, voyant l'échelle des maçons, s'empressa de grimper sur le toit, fit un faux pas, tomba par terre et se tua.



LA BOITE A POUDRE.

MONSIEUR de Vilmar, arrivant de la chasse, posa sa carnassière sur un meuble, et s'éloigna. Ses enfants, Valentin et Julienne, entrèrent comme il sortait. Valentin courut à la carnassière et dit à sa sœur : « Il faut que je voie si papa a fait une bonne chasse... Ah ! je sens de longues oreilles, ce sont celles d'un lièvre ! » puis il tira de longues

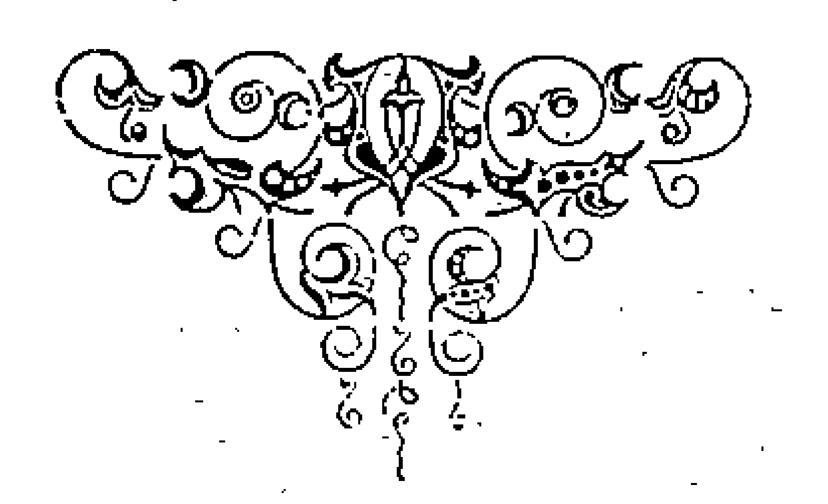
oreilles hors de la carnassière, et les fit voir à Julienne. En jouant ainsi, il fit tomber la boîte à poudre. A cette vue il poussa un nouveau cri de joie. « Ma sœur ! ma sœur ! dit-il, voilà la boîte à poudre ; il faut faire des petits feux d'artifice. — Oh ! oui, répéta Julienne en battant des mains, il faut faire des feux d'artifice. »

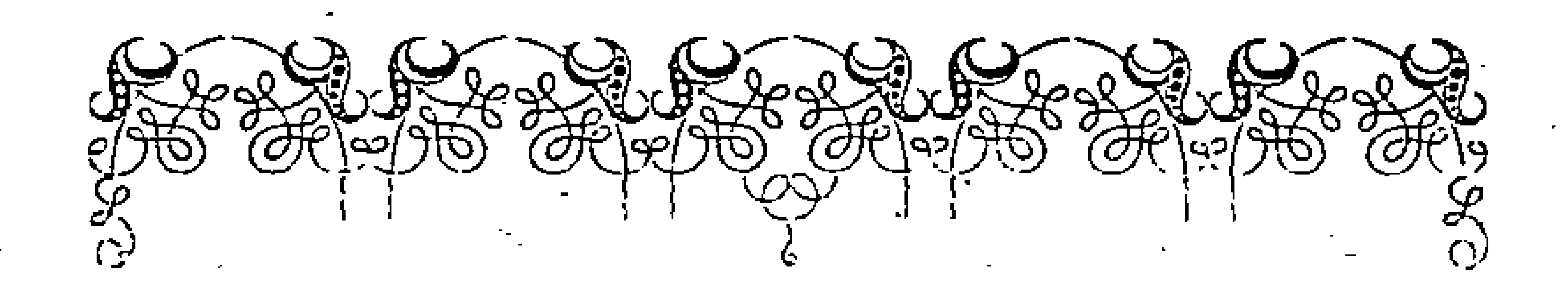
Valentin ouvrit aussitôt la boîte, versa de la poudre dans le creux de sa main, et en jeta dans le feu quelques grains qui s'enflammèrent aussitôt. Il en mit un peu sur la table, puis en approcha un papier allumé : ce rapide éclair de la flamme les amusait beaucoup.

Julienne, qui ignorait les effets terribles de la poudre, prit la boîte et la pen-

cha sur le papier qui brûlait encore sur la table, et dans l'intention de prolonger le feu, en laissant à mesure tomber dessus de petites quantités de poudre. Malheureusement la flamme se communiqua à la boîte ; ce fut l'affaire d'un clin d'œil : dans le moment une horrible détonation se fit entendre, remplit la chambre de feu, ébranla les meubles et brisa les vitres. Les deux petits imprudents furent renversés comme s'ils eussent été frappés de la foudre. Quand on les releva, ils étaient comme morts ; ils avaient la figure brûlée et tout le corps meurtri : la petite fille avait la main qui tenait la boîte toute brisée, il fallut la couper entièrement pour que la gangrène ne s'y mît pas ; le garçon eut un

œil crevé ; et tous deux, après de longues souffrances, restèrent défigurés et estropiés.





LE MOULIN A VENT.

MONSIEUR de Valmont avait un fils âgé de six ans, auquel il portait la plus vive tendresse. Tous ses soins étaient pour ce cher enfant, et il prévoyait sans relâche les moindres dangers qui auraient pu le menacer. Tous les ans M. de Valmont allait passer l'été à la campagne: il emmenait tout son monde avec lui, et, pendant ce temps, lui-même prenait

soin de l'éducation de son Frédéric. Non loin du château où il résidait, se trouvait, sur une des fermes, un moulin à vent, sans cesse en pleine activité. Les grands bras du moulin amusaient beaucoup le petit garçon, et toujours il priait son père, quand ils étaient à la promenade, de le conduire de ce côté.

M. de Valmont avait eu bien le soin de faire comprendre à son fils tout le danger qu'il y aurait à s'approcher des ailes du moulin, si rapides dans leur rotation : et chaque fois même qu'ils y revenaient, il lui racontait quelque accident funeste arrivé en divers lieux à des imprudents qui s'étaient exposés sans réflexion. Frédéric écoutait son père avec attention, et lui promettait

bien de ne point oublier ses sages avertissements ; toutefois il ne fut pas fidèle à sa promesse, il négligea la prudence qu'on lui avait recommandée, et vous ellez voir combien il eut à s'en repentir.

Un jour M. de Valmont l'avait conduit, pendant sa promenade accoutumée, du côté du moulin où lui-même avait affaire. Tandis que le père parlait au meunier, le jeune Frédéric sortit un instant et alla rôder autour de ces grands bras dont le mouvement le surprenait et lui plaisait en même temps. Jamais encore il n'en avait été si près, cependant il s'en tenait à une distance qui ne pouvait offrir de danger. Ne voyant pas revenir son père, il s'approcha de plus en plus, et il aurait pu y

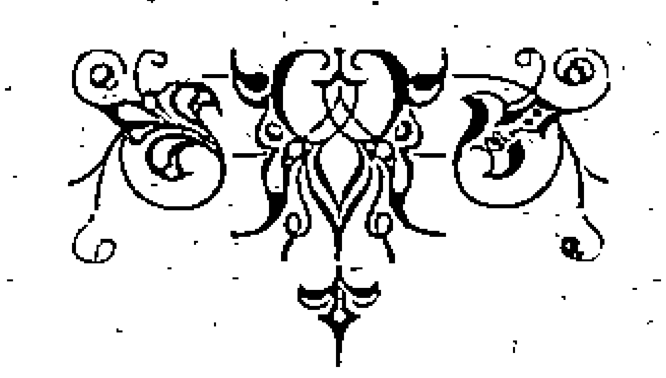
toucher avec la main, quand il entendit la voix de son père : il voulut sur-le-champ s'éloigner, mais une maudite pierre qui se trouvait à ses pieds le fit tomber en avant : une blouse en drap dont il était vêtu, s'engagea dans une des ailes du moulin, et il se trouva enlevé et jeté au loin avec une rapidité sans pareille. Heureusement pour lui, le lieu où il tomba était une terre fraîchement labourée, qui amortit la violence de la chute ; il en fut quitte pour avoir un bras cassé et être fortement contusionné en diverses parties de son corps. Le hasard seul l'empêcha d'être tué sur le coup ; mille autres à sa place n'en auraient pas réchappé.

Les moulins à eau ne présentent pas

moins de dangers ; j'ai été pour ainsi dire témoin d'un accident funeste, causé, il y a quelques années, par la roue d'un de ces moulins. Deux petites filles s'amusaient à jouer le long d'un moulin, situé au milieu d'une prairie ; l'une d'elles trouva une corde, et s'avisa d'attacher au bout une pierre pour la lancer contre la roue ; plusieurs fois de suite elle recommença ce jeu, sans résultats fâcheux. Par une imprudence sans nul exemple, elle avait noué l'autre bout de la corde au bras de sa jeune compagne qui de son côté ne prévoyait pas le danger auquel elle s'exposait en se prêtant à ce dangereux exercice.

La pierre fut lancée une nouvelle fois ; mais alors le bout de la corde s'é-

tant engagé dans un des joints de la roue, la malheureuse enfant fut bientôt entraînée. Aux cris de l'autre petite fille, les gens du voisinage arrivèrent en toute hâte ; ils apprirent d'elle le fatal accident de sa jeune amie ; on arrêta sur-le-champ la marche du moulin, mais on ne retira plus de l'eau qu'un cadavre mutilé.





LA SOTTE VANITÉ.

AUTANT un noble orgueil est honorable chez les hommes, autant une sotte vanité est digne de mépris, sans compter qu'elle est presque toujours nuisible.

Le jeune Albert avait été mis en pension chez un bon curé, à la campagne, avec d'autres enfants de son âge, pour y apprendre les premiers éléments de son éducation future. L'espiègle, au lieu

de chercher à surpasser ses petits camarades par son assiduité au travail et ses rapides progrès, n'avait pas d'autre ambition que de passer pour le plus hardi d'entre eux.

A la récréation il proposait toujours des choses difficiles à exécuter et au-dessus de ses forces ; en vain on lui avait répété mille fois que ces imprudences pourraient lui devenir funestes, il n'en tenait point compte, et ne se trouvait heureux que quand il pouvait satisfaire sa ridicule vanité.

Tantôt c'était un défi pour lever un poids bien supérieur à ses jeunes forces, tantôt pour arracher un pieu fortement planté en terre ; une autre fois pour sauter un faussé beaucoup trop large, ou

encore pour déranger tous les meubles de place.

Un jour ils étaient allés se divertir dans un lieu voisin de la demeure du bon curé, où se trouvait un coteau assez rapide, couvert de rochers et d'énormes pierres détachées, que souvent un faible effort pouvait faire rouler jusqu'à la rivière, située au pied de ce coteau.

Albert, tout joyeux d'en apercevoir une d'un poids considérable, et trouvant fort récréatif de la lancer du haut en bas, proposa à ses jeunes amis de se réunir pour tâcher de la mettre en mouvement. Presque tous s'y refusèrent; deux seulement lui promirent de l'aider, mais toutefois en y mettant de la prudence. On fut bientôt à l'ouvrage.

Pendant longtemps tous les efforts furent vains, et ils allaient se retirer, quand Albert, que la vanité poussait à ne point rester au-dessous de son dessein, les engagea à faire encore une tentative qui serait assurément couronnée de succès.

Il avait remarqué un petit caillou sur lequel la pierre paraissait reposer entièrement; il pensa, avec justesse, qu'en le dérangeant, il en viendrait à ses fins. En effet, après avoir creusé la terre sous le caillou, toute la masse se mit en mouvement, mais sans remplir le but du jeune imprudent: elle n'avait fait que de changer légèrement de place; c'était pourtant, il me semble bien, un avertissement du ciel qui voulait empêcher ce petit entêté de pousser plus loin

sa téméraire entreprise, en lui montrant combien il avait été heureux d'échapper au danger, puisque si la pierre eût dégringolé, il eût infailliblement été enseveli dessous. Il ne réfléchit point, et voyant, au contraire, un commencement de succès dans le dérangement qu'il avait fait subir à la pierre, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Cette fois la masse, ne trouvant plus aucun point d'appui, roula avec fracas à travers les rochers, et alla se précipiter au milieu de la rivière ; mais le malheureux Albert n'avait pas eu le temps de se retirer tout à fait, une de ses jambes était restée engagée sous la masse, et le poids énorme de cette masse l'avait broyée. Ses petits amis accoururent à ses cris,

ils le trouvèrent sans connaissance ; mais un d'entre eux s'empressa d'aller chercher du secours ; on transporta le pauvre blessé dans son lit, et le chirurgien décida qu'il fallait lui couper la jambe fracturée. Les autres contusions furent bientôt guéries ; mais il fut nécessairement réduit à la dure nécessité de porter une jambe de bois. Voilà où le conduisit la sotte vanité de vouloir faire ce que ses camarades ne jugeaient pas prudent d'entreprendre.

Je me rappelle à ce sujet une autre aventure dont il ne sera peut-être pas inutile de vous instruire, mes petits amis.

Le fils d'un riche habitant d'Amiens était, comme Albert, toujours prêt à porter des fardeaux au-dessus de ses forces,

et les domestiques de son père se plaisaient à lui faire essayer sa jeune vigueur. Qu'arriva-t-il ? le petit bonhomme, poussé par une vanité mal entendue, voulut prendre un jour sur son dos un sac rempli de pommes, pour le porter d'une chambre dans une autre : le poids était trop lourd pour lui : il se cassa les reins, devint bossu, et fut obligé de marcher avec des béquilles tout le reste de sa vie.

Je n'entends pas, mes enfants, en vous racontant ces histoires, vous empêcher totalement d'exercer vos forces, mais j'ai voulu vous faire voir qu'il fallait mettre en tout de la prudence et ne pas se laisser aveugler par un amour-propre mal placé.



CONCLUSION.

J'ai tâché, mes chers enfants, de réunir dans un cadre étroit, l'exemple des dangers sans nombre auxquels vous vous trouvez exposés, le plus souvent par votre propre faute, en négligeant les sages avis de vos parents et de vos maîtres.

J'aime à croire qu'après avoir terminé la lecture de ce petit livre, vous réfléchirez un instant sur le sort des jeunes

victimes dont je me suis plu à vous raconter l'histoire, et alors vous verrez que leur désobéissance et leur entêtement ont toujours été la cause de leurs malheurs.

Plus tard, mes enfants, leur exemple vous servira de leçon ; vous aurez sans cesse présent à l'esprit que les conseils de l'expérience doivent nécessairement tourner à votre profit, vous les suivrez sans répugnance, et vous aurez lieu de vous en applaudir ; et moi, mes bons amis, je m'estimerai heureux si j'ai pu consacrer quelques instants à vous être utile.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Sèvres, typ. LEFÈVRE et Comp.

